

H-114-5
2e ex.
v.3
1921/1922



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

H-136-1

AP07

1413

Vol 3, No. 1

L'APÔTRE

Québec, Septembre 1921

87840
575

L'APÔTRE



MAGAZINE CATHOLIQUE

SOMMAIRE - Septembre 1921

TEXTE

PAGE	TEXTE
1 —	Monuments durables. J.-ALBERT FOISY.
3 —	Pourquoi cet œuf? PIERRE L'ERMITE.
5 —	Un nouveau pont sur la rivière Hudson. LE VIEUX MÉNESTREL.
6 —	L'odyssée d'une pomme. ANTONIO HUOT, ptre (<i>La Semaine religieuse de Québec.</i>)
7 —	Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, déclarée vénérable J.-M.-J. BROUILLAT (<i>Le Noël</i>).
9 —	Terre de fidélité. MARIE BARRÈRE-AFFÈRE (<i>La Mai-son</i>).
11 —	Pierre Dupont. LE VIEUX DOCTEUR.
19 —	Le robbo d'or. J.-A. M.
27 —	Ephémérides canadiennes — août 1921. M. le juge DORION.
30 —	La machine humaine : jointures et pentures. G. B.
31 —	La coloration artificielle du marbre. E. DU KATOR.
32 —	L'homme d'acier. J. COLMOU.
34 —	Le travail.
36 —	Une misère de l'enfance — La danse de Saint-Guy.
38 —	Pour s'amuser.
39 —	Le mérite des femmes.
40 —	A dire : La prière du vieux missionnaire.

ILLUSTRATIONS

5 —	Le nouveau pont sur la rivière Hudson.	
8 —	S. G. Mgr André Szeptycki.	
18 —	Pèlerinage à Ste-Anne d'Auray.	TABLEAU DE V. GUILLON.
27 —	Lord et lady Byng de Vimy, débarquant à Québec	
28 —	M. Arthur Sauvé	
28 —	Le R. A. D. Cormier, organisateur du Congrès acadien	
29 —	M. J.-B. Laliberté.	
29 —	Le R. Père Letellier.	
29 —	Sir Sam Hughes.	
33 —	Chien de chasse guettant sa victime.	DESSIN DE M. THADÉE.
39 —	Le Collège Ste-Anne, à Church-Point, N.-E., où s'est tenu le Congrès acadien.	

“L'Apôtre” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté le 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “L'Apôtre” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “L'Apôtre” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “L'Apôtre” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

L'abonnement à “l'Apôtre” est strictement payable d'avance.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L' A P O T R E

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME III

QUÉBEC, SEPTEMBRE 1921

No. 1

Monuments durables

SA Grandeur Mgr Mathieu, archevêque de Régina vient de faire un appel à la générosité des catholiques canadiens français de l'est en faveur du collège commercial et classique qu'il a fondé à Gravelbourg, pour la formation d'une élite dans ce groupe éloigné de compatriotes.

Monseigneur Mathieu a passé la plus grande partie de sa vie dans l'enseignement. Son nom est inséparablement lié à l'histoire de l'éducation supérieure de notre province et plus spécialement de la ville de Québec. Il a donc pu se rendre compte des services que nos collèges classiques rendent à l'Eglise et à la race et c'est pour cela qu'il n'a pas reculé devant les sacrifices d'une nouvelle fondation et devant la nécessité de tendre la main à ses compatriotes plus fortunés parce que plus nombreux de la province de Québec.

Nous sommes convaincus que l'appel de l'Archevêque de Régina sera entendu et que la souscription qu'il lance par l'intermédiaire de son Grand Vicaire, actuellement à l'archevêché de Québec, aura plein succès.

*

* *

Cela nous amène naturellement à parler des maisons d'éducation, des institutions de charité et des communautés religieuses.

Les étrangers protestants et de langue anglaise ne laissent pas de s'étonner devant le nombre et la grandeur de toutes ces maisons qui abritent des enfants pour les instruire, des orphelins pour les élever, des pauvres et des malades pour

les soigner, des vieillards pour adoucir leurs dernières années et toujours des religieux et des religieuses qui se dévouent et prient.

Sur le continent américain, il n'y a pas un coin où les maisons de ce genre soient plus nombreuses et plus belles que chez nous, et c'est notre plus beau titre de gloire auprès des visiteurs d'autre race et d'autre religion.

Pour tous ceux qui réfléchissent un peu, s'il se rendent compte de la portée sociale de ces œuvres, ils ne peuvent s'empêcher de conclure qu'une religion qui sait inspirer tant de dévouement, non seulement à l'élite qui sacrifie sa vie, mais à la masse dont la générosité a rendu possible l'érection de tant de monuments, est certainement une religion surnaturelle dont l'influence se fait sentir dans les actions de tous les jours.

*

* *

Malheureusement, chez nous, il se trouve des esprits étrangement faits qui voient d'un œil mauvais cette floraison merveilleuse d'œuvres de toutes sortes et vont jusqu'à dire que les communautés religieuses finissent par prendre trop de place, qu'elles accaparent les plus beaux sites, les plus grands édifices, privent les municipalités de forts revenus par l'exemption de taxes dont elles jouissent et appauvrissent la nation.

Disons immédiatement que le nombre de ces esprits chagrins est petit, cependant, comme ils sont remuants et loquaces, souvent ils communiquent leur manière de penser à la foule et amènent des décisions injustes et même impies.

C'est ainsi qu'on a vu certaines municipalités, profitant des termes d'une loi mal faite, imposer des taxes aux communautés religieuses sous prétexte que la ville avait besoin de fonds e

que ces communautés jouissaient des mêmes services que les autres citoyens.

On nous affirme même que d'autres municipalités sont sur le point de faire de même, d'après les mêmes raisonnements.

*
* *

Pour nous, catholiques, il est une loi bien connue, c'est que les biens de l'Eglise jouissent de l'immunité absolue. Sans doute, les lois humaines peuvent restreindre ce droit, le détruire même, en pratique, mais elles ne peuvent pas l'empêcher de subsister et de crier contre l'injustice.

Il y a plus. Laissant de côté l'intangibilité des biens de l'Eglise, le bon sens et le progrès matériel d'une municipalité demandent que ces biens ne soient pas grevés d'impôts.

De quel genre sont les institutions religieuses? Elles se rangent sous quatre dénominations : les édifices du culte, les maisons d'éducation, les institutions de charité et de bienfaisance, et les communautés contemplatives.

On admet, en général, que l'Eglise et le presbytère ne doivent pas être taxés, car, en somme, ce sont les fidèles qui paieront ces taxes.

Les maisons d'éducation, dans tous les pays civilisés, sont considérées d'utilité publique et jouissent de privilèges spéciaux car, l'enseignement n'est pas une source de richesses pour ceux qui s'y adonnent et il est une source féconde de bienfaits pour ceux qui en bénéficient.

Quand aux institutions de charité, hôpitaux, asiles, orphelinats, hospices et refuges, les services qu'elles rendent sont tels qu'on ne peut songer à leur imposer des taxes sans se ravalier à ses propres yeux. D'ailleurs, il n'est pas une seule de ces maisons qui ne puisse, en une seule année, simplement en réclamant de la municipalité, la moitié du prix des services qu'elles rendent gratuitement, couvrir largement les taxes qu'on voudrait leur imposer.

*
* *

Il ne reste que les communautés contemplatives dont l'utilité, pour être moins apparente, n'en est pas moins grande.

Malheureusement, notre peuple semble ne pas comprendre la mission éminemment utile de ces

maisons de prière. Il lui semble que ces communautés viennent prendre une place qui serait plus utilement occupée par d'autres et souvent on entend des murmures et des grognements quand on apprend qu'un ordre contemplatif vient s'établir dans une ville.

Pourtant, de toutes les œuvres, celle de la supplication humble, fervente, constante, n'est-elle pas la plus nécessaire, précisément parce que, dans le tourbillon des affaires, la masse oublie l'obligation de prier?

Quand Dieu eut décidé de détruire par le feu, les cinq villes maudites, dont Sodome et Gomorrhe, que répondit-il à son serviteur Loth? " Si vous trouvez dix justes, les villes seront épargnées."

On ne trouva pas les dix justes et les villes furent détruites.

Nos villes ne sont-elles pas le théâtre de nombreuses actions criminelles? Qui nous dit que la colère céleste, sous forme de conflagration, de tempêtes, d'épidémies, d'accidents, ne s'appesantirait pas sur une ville, n'était la supplication constante de ces âmes vouées à l'adoration, à la prière, à la mortification?

La prudence humaine nous conseille de poser sur nos édifices, des appareils couteux en cuivre et en fer, pour détourner les coups de la foudre. L'utilité de cette dépense n'est pas apparente, si ce n'est dans les temps d'orage quand l'éclair déchire la nue et que les éclats de la foudre répandent la terreur partout.

Les communautés contemplatives sont autant de paratonnerres qui protègent les sociétés oubliées et coupables; si leurs bienfaits ne tombent pas sous les sens, ils n'en sont que plus grands et plus précieux.

*
* *

Méfions-nous de ces prétendus progressistes qui veulent augmenter les revenus d'une municipalité en imposant des taxes sur des maisons dont l'unique but est la bienfaisance corporelle, intellectuelle et spirituelle.

Ces sages à courte vue travaillent à tarir les sources de bénédictions et de bienfaits avec autant de sottise que l'avare de la fable qui tua sa poule aux œufs d'or.

Les collèges, les institutions de charité, les maisons de prières sont autant de monuments élevés à la gloire de Dieu. Ils ne sont pas seule-

ment la commémoration d'un homme ou d'une date, ils sont des richesses dont les revenus incalculables assurent le bonheur présent et futur de la race.

Plus et mieux que les statues de bronze et de marbre, ils savent manifester la foi, le patriotisme et la générosité des fidèles. Car, si les unes plaisent aux regards, flattent la vanité, les autres gravent profondément dans le cœur des générations les noms de ceux qui ont contribué à les élever et à les faire vivre.

C'est pourquoi l'appel de Mgr Mathieu sera entendu. Le monument qu'il veut élever et consolider sera le plus ferme rempart de la défense religieuse et nationale des nôtres de la Saskatchewan.

J.-ALBERT FOISY.

Pourquoi cet œuf?

“ Piff ! Paff ! Vlan ! Vlan !!

Une porte qui se ferme... puis une autre porte... bruit de chaises violemment remuées... le petit chien hurle, ayant évidemment encaissé quelque chose.

Dans la salle à manger, la jeune Madame écoute, consternée.

Le cœur bat fort dans sa poitrine, mais, tout de même, elle se risque vers la tranchée... je veux dire vers la cuisine.

La pièce est vide, un tablier est jeté à la diable sur les dalles ; le bonnet blanc, coûteusement tuyauté, coiffe le robinet de l'évier, et partout l'orage semble bondir et rebondir contre les murs.

Bruit de pas dans l'escalier de service, la porte s'ouvre, Joséphine apparaît, chapeauté, gantée, fourrure, parapluie...

— Eh bien ! Joséphine... et le dîner ?

— Madame le fera si elle veut !...

— Vous partez... ?

— Et comment !... Je n'aime pas le nez, moi ! Parce que j'ai cassé tout à l'heure un malheureux saladier qui a peut-être deux cents ans d'existence, Madame me fait la tête... ? Non, pas de ça !... Je m'en vais !...

— En nous laissant dans l'embarras !

— Vous me préparerez mon compte et mon

certificat pour demain. Je les ferai prendre par mon cousin... Bonsoir, vieux !...

“ Vieux ”, c'est le chien.

*

* *

Et Madame, mariée depuis cinq semaines à peine, Madame qui, à son retour de voyage, se faisait une vraie fête de recevoir ses amis pour la première fois, reste là à 6 heures du soir, devant une cuisine encombrée des préparatifs du dîner...

Voici la soupière avec un œuf dedans... Pourquoi cet œuf... ? Voici le poulet tout cru... ? Voici des champignons... des truffes... ? le sac de farine... ?

Et puis le gigot là, dans le garde-manger... ?

Et encore, des légumes dans une passoire ?

Et encore du lait préparé pour quelque chose... ?

Que de choses il faut pour un simple dîner !

Et elle récapitule le menu : “ Potage aux croûtons, poulet au blanc, gigot, crème au chocolat, fromage et fruits ”.

Le fromage et les fruits, ça va ! Elle s'en tirera... Mais le reste... ?

6. h. 15... Son mari a prévenu qu'il rentrerait plus tôt pour s'occuper de la cave... On dirait que c'est lui... ? Bruit de clés... Une porte qui se ferme Oh ! très doucement !... ce n'est que le maître de la maison.

*

* *

La jeune femme se précipite au-devant de lui.

— Mon cher, une catastrophe !...

— Nos amis ne viennent pas... ? Coup du télégramme... ?

— Oh ! si c'était ça, nous serions sauvés !

— Quoi, alors... ? Dis, vite... ?

— Joséphine est partie !...

— Ah ! je respire ! Partie pour quoi ?

— Pour rien !... Elle a cassé le vieux saladier de Sèvres...

— Trois cents francs !...

— Je sais... Aussi, je n'ai pas pu cacher une expression de contrariété... Et, en cinq minutes, elle me plaquait là... un soir de réception !...

— Eh bien ! ma chère, c'est à ces moments-là qu'on voit les bonnes petites épouses... celles qui descendent de ces vieux Gaulois qui ne craignaient qu'une chose... que le ciel ne leur tombât sur la tête... Nous allons tenir le coup !...

— Nous les amènerons tous au restaurant.

— Pas du tout !... On les amènera tous dans "notre salle à manger"... Maintenant, en vitesse, à la cuisine !...

*

* *

Monsieur interroge Madame...

— Voyons... ? La soupe est toute préparée... c'est un potage aux croûtons... Tu sais bien faire ça, toi ?

— Non...

— Quelle soupe sais-tu faire ?

Madame cherche...

— Une soupe... ? au fond c'est de l'eau avec quelque chose dedans... et puis on doit faire bouillir tout ça... ?

— Tu ne me parais pas très forte en potage. Mais à la rigueur, on peut s'en passer... Voyons ensuite... ? Poulet au blanc... ?

— Si on le faisait rôti... ?

— Non, car je vois là un gigot... Cela ferait deux rôtis... Fais-le plutôt au blanc ? Combien de temps faut-il ?

— Je t'avoue que je n'en sais rien. On doit découper le poulet... ça, je me rappelle... Au blanc, le poulet est toujours découpé...

— Oui, mais avec quoi le fait-on cuire ? insiste le jeune mari qui s'énerve un peu...

Madame regarde le plafond, puis les dalles... Elle rougit...

— Il doit falloir de la farine... ?

— Évidemment !... et puis du beurre, et même des oignons... Mais cuit-on tout le tremblement ensemble ou séparément ?

— Cela... je ne sais pas...

— Et le gigot, sauras-tu ?

— Il ne doit y avoir qu'à le mettre dans le four... ?

— Combien de temps... ? Le beurre-t-on... ? N'y met-on pas une gousse d'ail... ? Et la crème, sais-tu, au moins, faire une crème ?

Mais la jeune femme est maintenant troublée, perdue ; elle sent sur elle les yeux de son mari... des yeux qu'elle ne connaissait pas encore...

Huit heures...

Les invités arrivent... ce sont des jeunes ménages... femmes très élégantes, intelligentes, instruites... L'une a son baccalauréat ; l'autre est de première force au tennis ; la troisième "hésite" avec impeccabilité.

A la cuisine, on en est encore au même point. Le poulet lève toujours, en un geste commiséreux, ses deux pilons vers le ciel... le gigot attend qu'on sache la différence entre l'ail et l'échalotte... la crème imite le gigot entre son lait, ses œufs et son chocolat.

Et je ne sais pas ce qu'il en serait advenu du dîner des jeunes ménages, si l'un d'eux n'avait eu la providentielle idée d'amener là sa belle-mère, une pauvre petite femme d'autrefois, élevée dans l'arriéré des anciennes manières.

*

* *

D'un geste qui ne fut pas sans fierté elle se dégage et se ceignit du tablier de Joséphine lequel était joli... La soupe fut faite très vite, le poulet vigoureusement fricassé, et le gigot rôti.

Les maris regardaient leurs femmes qui fixaient leurs assiettes.

Et le maître de maison disait d'une voix nerveuse, qui voulait se contenir :

— Madame, je ne sais comment vous remercier... Qu'aurais-je fait sans vous !...

— Des pommes de terre en robe de chambre... C'est exquis avec du beurre !...

— Faut-il encore savoir les faire !

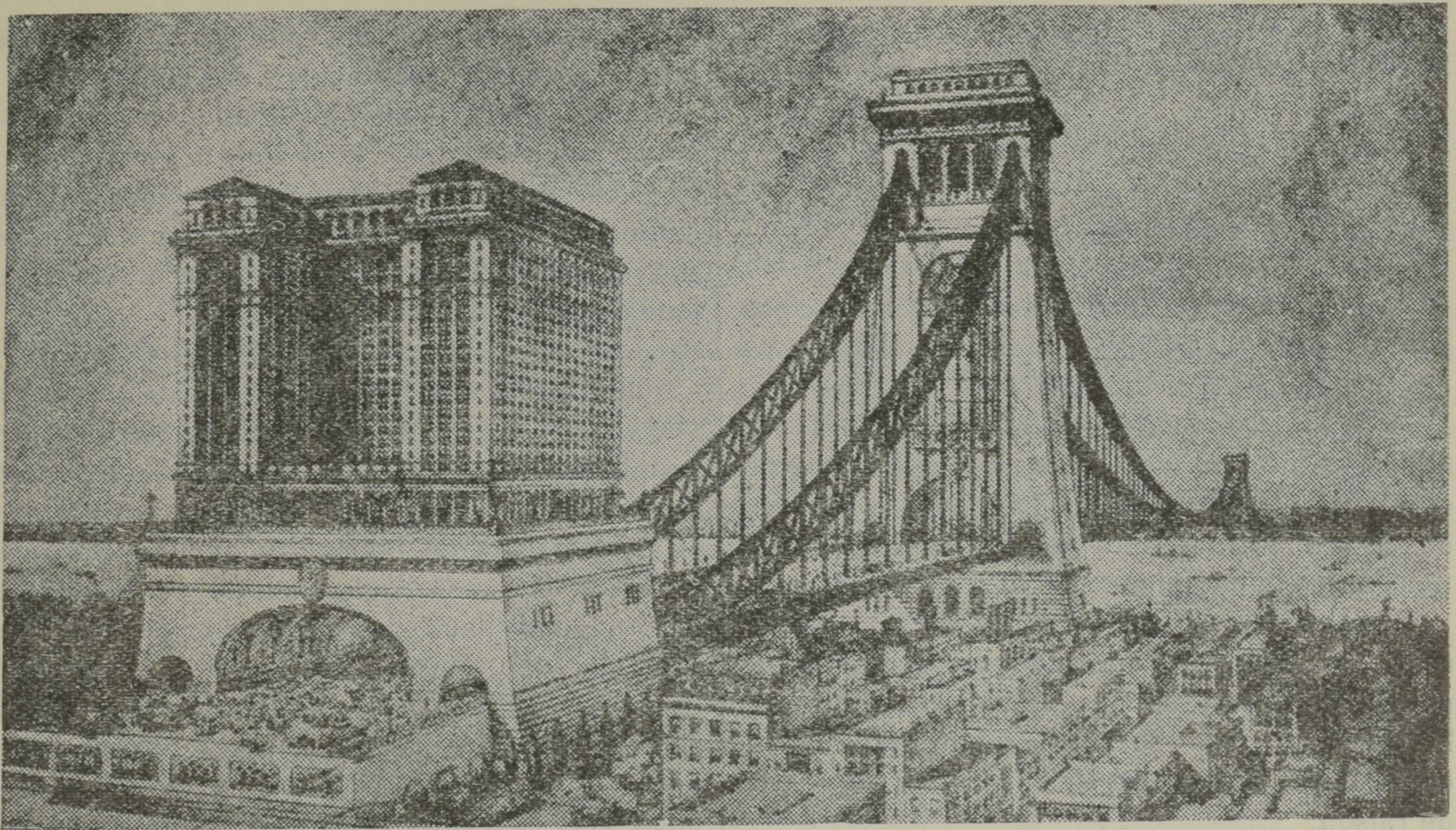
— Allons, ne soyez pas méchant avec votre petite femme... Vous allez la faire pleurer... Tenez, ça y est !...

Et lui regardait les écluses ouvertes, de ce regard des jeunes maris qui ne savent encore que taper sur les touches où devraient voltiger les doigts.

— Pour pénitence, conclut la belle-mère, vous lui achèterez demain un beau livre de cuisine.

— Et vous me donnerez quelques répétitions, Madame... ? dit la jeune femme en l'embrassant.

— Oui, car c'est de ces petites choses que parfois le grand bonheur est fait.



Un nouveau pont sur la rivière Hudson

Le pont de la rivière Hudson, une entreprise sans précédent dans l'histoire du génie, est à la veille de passer du domaine des possibilités à celui de la réalité. On vient d'annoncer en effet qu'une compagnie a été formée, que les plans ont été faits et que même l'on a commencé les travaux. Le pont sera terminé dans sept années. La longueur totale de ce pont sera de 6,000 pieds, comprenant une travée centrale de 3,240 pieds et deux travées de 1,701 pieds. Le pont aura 220 pieds de large et sera suspendu par 4 câbles d'acier. Chaque câble consistera en 80 groupes de trois fils d'acier, fils qui seront inclus dans un tube de bronze imperméable à l'eau dont le diamètre sera de 15 pieds. Le pont supérieur comprendra une voie de 155 pieds de large pour les automobiles. Il y aura aussi deux voies pour tramways et deux promenades, de 70 pieds, pour les piétons. Le pont inférieur comprendra 12 voies de chemin de fer.

La fonction de l'ancrage d'un pont suspendu est de résister à la tension horizontale des câbles. Ceci, pour le pont de l'Hudson, équivaut à 260,000 tonnes. La résistance à cette tension est obtenue en construisant un ancrage

de telles dimensions et de telle pesanteur que la résistance de friction entre l'ancrage et la base est suffisante pour tenir les câbles tendus (raides) et pour empêcher tout mouvement.

Le calcul des ingénieurs exige une maçonnerie mesurant 400 pieds à la base, dans le sens de la longueur du pont, 375 pieds dans l'autre sens et 220 pieds en hauteur.

Avec les approches, ce pont constituera le plus beau boulevard du monde : il aura plus de 10,000 pieds de long. La chaussée sera pavée en béton armé.

Le coût de construction et d'entretien de ce pont sera très considérable. Pour défrayer une partie des dépenses, on construira sur chacun des ancrages un édifice qui servira de bureaux. Ces édifices auront 70 pieds de large, 250 pieds de long et 280 pieds de haut. Les deux tours auront 840 pieds de haut.

L'architecte et l'ingénieur en chef de ce pont est le Dr Gustave Lindenthal. Cet architecte a déjà construit plusieurs des plus grands ponts des États-Unis. L'entrée de ce pont à New-York, sera dans les environs de la 56e rue et de la 9e avenue.

L'odyssée d'une pomme

CONTE CANADIEN

(*Écrit pour "l'Apôtre"*)

— Aïe ! on m'écrase ! Ne poussez donc pas comme cela, voyons ! Mon enveloppe va craquer.

— Mais, ma chère, ce n'est pas notre faute allez ; Nous sommes toutes logées à la même enseigne. Demandez plutôt aux voisines ; on nous malmène tout comme vous et on ne nous ménage pas plus.

Ainsi parlaient deux pommes du plus beaux rouge, strié de vert le plus tendre, tandis qu'un débardeur jetait sur un quai de St-Nazaire la caisse où elles se trouvaient côte à côte, comprimées à souhait et bousculées plus que de raison.

— Quel voyage ! reprit la première. Voilà bientôt trois mois que cette caisse nous sert de prison. Où est le beau temps de notre jeunesse ; où sont les arbres trapus qui nous portaient, là-bas, sur les côteaux riants de Gaspé, et la brise du grand fleuve qui nous berçait doucement ; et l'herbe tendre au dessous de nous, si attirante qu'on eût voulu s'y laisser tomber pour faire un somme ; et les enfants joyeux, les petits canadiens qui couraient tout en nous lorgnant avec convoitise ? Pour ma part, j'ai cru mourir au fond de cette cale et maintenant, où va-t-on nous conduire. De quelle gourmandise allons-nous faire les frais ?

Mais une vieille pomme calée au fond de la caisse, dans un coin et qui donnait depuis un moment des signes d'impatience, intervint :

— Taisez-vous donc petites bavardes et réjouissez-vous puisque nous revoici enfin au pays de nos ancêtres !

— Comment ; après avoir tant bourlingué sur terre et sur mer, nous sommes encore au Canada ?

— Non, jeune étourdie, nous sommes en France. Car, sachez-le bien, malgré la destinée qui nous a fait naître et mûrir au-delà de l'Océan, malgré les noms anglais de Greenings, de Balthurst ou autres dont on nous affuble, malgré la fierté des Ontariens qui se glorifient de notre nombre et de notre magnificence, nous sommes bel et bien françaises ; et nous n'avons

fait souche au Canada que du jour où les hardis découvreurs français y ont émigré.

C'est toute une histoire d'ailleurs, ajouta-t-elle avec un soupir... et si vous la voulez...

— Oh oui, oui, contez-nous-la, s'écrièrent en chœur les petites "fameuses", émues de ce souvenir, heureuses aussi de cette diversion à leur emprisonnement.

— Or donc, reprit la doyenne, c'était, il y a quelque 380 ans en pays normand, parmi les verts pâturages où les grands rideaux de peupliers coupent les prés de loin en loin pour abriter du vent les pommiers, source de richesse et prometteurs de bon cidre blond. Près de la ferme de Laverdière, au fond du Cotentin, à une demi lieue de St-Servan, en face de St-Malo, un pommier vénérable dressait son tronc noueux serti de branches rondes et lisses, gainées elles-mêmes à une petite écorce bien unie. L'une de ces branches avançait hardiment vers la fenêtre et, tout au bout, une jolie petite pomme, une "court-pendue" semblait retomber à l'intérieur de la maison. Elle voyait et entendait tout ce qui s'y passait.

De son côté Jean, le fils du fermier, un petit gâs fûté qui allait sur ses 14 ans avait, lui aussi, aperçu la pomme et l'eût depuis longtemps cueillie sans la défense expresse de sa mère, qui ne plaisantait pas — il le savait — sur la désobéissance. Tous deux, la pomme et le petit Jean se connaissaient bien, maintenant, et échangeaient des regards d'intelligence comme pour se dire que le temps viendrait où ils pourraient se lier d'une amitié plus solide. Ce temps ne tarda guère.

A peu de jours de là, la petite pomme, remarqua dans la maison un grand remue-ménage. Tout le monde était ému et affairé. Seul le petit Jean semblait joyeux à part un peu d'inquiétude que l'on eut pu discerner tout au fond de son regard. C'est qu'il allait partir peut-être pour toujours... Il allait s'embarquer pour un long voyage et Maître Jacques Cartier le navigateur malouin bien connu l'avait engagé comme mousse à bord de la "Grande Hermine" ; il ne savait pas au juste où on allait (nul ne le savait trop d'ailleurs), mais il savait qu'il serait parti très très longtemps. Aussi, malgré son goût des aventures, sentait-il une légère angoisse l'étreindre et gêner sa joie. Un soir il ouvrit la fenêtre et conta tout cela à la petite pomme son amie. Puis le lende-

main, de très grand matin il accourut de nouveau le béret sur l'oreille et son petit baluchon en sautoir. Il constata d'un regard rapide qu'il n'était pas surveillé, puis, vite, il s'empara de la pomme et l'enfouit dans sa poche. Qui donc viendrait la lui réclamer maintenant.

Le petit Jean gagna le port de St-Malo et rejoignit le bord. La court--pendue le suivit, et, malgré la tentation, jamais il n'y voulut toucher.

Elle fut, des mois durant, balottée sur les mers avec son ami. D'abord elle garda son enveloppe fraîche, et brillante ; peu à peu, elle se dessécha, ce rida, se ratatina. Mais Jean la gardait toujours.

Enfin l'océan fut franchi et la flottille pénétra dans le St-Laurent pour mouiller peu après dans la baie des Chaleurs et, de là, gagner la riche terre de Gaspé.

C'est là que Jean se sépara de sa pomme. La voyant près de tomber en poussière, il débarqua, certain soir et choisit non loin de l'eau un vallon bien abrité. Il remua la terre, creusa un trou et y déposa son trésor.

Bientôt une tige surgit, monta grandit et s'épanouit en un bel arbre. Sur cet arbre naquirent les premières pommes canadiennes. C'étaient des pommes de France.

Ainsi parla l'ancienne et les jeunes compagnes tout émues l'écoutaient encore lorsque leur commune caisse fut enlevée et expédiée vers d'autres lieux où, moins fortunées que celle du petit mousse, les pommes canadiennes furent mangées.

LE VIEUX MÉNESTREL.

MANGEZ DE L'AIL

Un savant français, d'après certaines dépêches, aurait découvert que l'ail avait une vertu particulière contre le durcissement des artères.

On prétend que la mode de mâcher de l'ail se répandra rapidement chez les gens âgés menacés de l'arterio-sclérose.

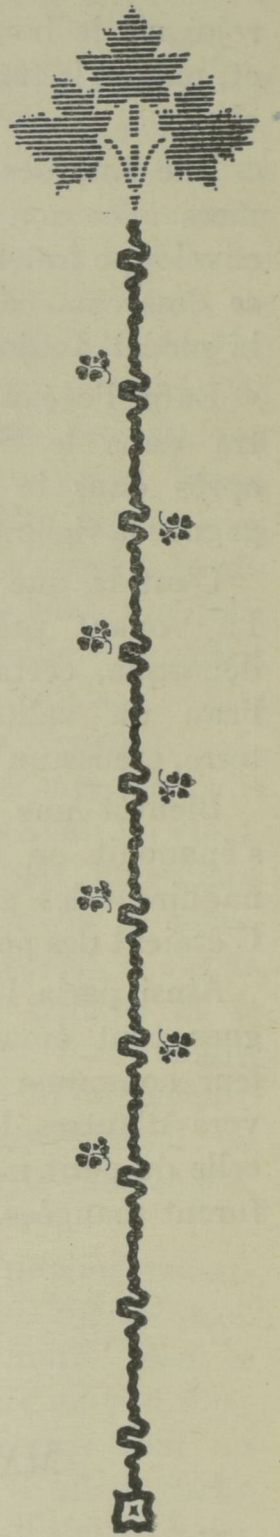
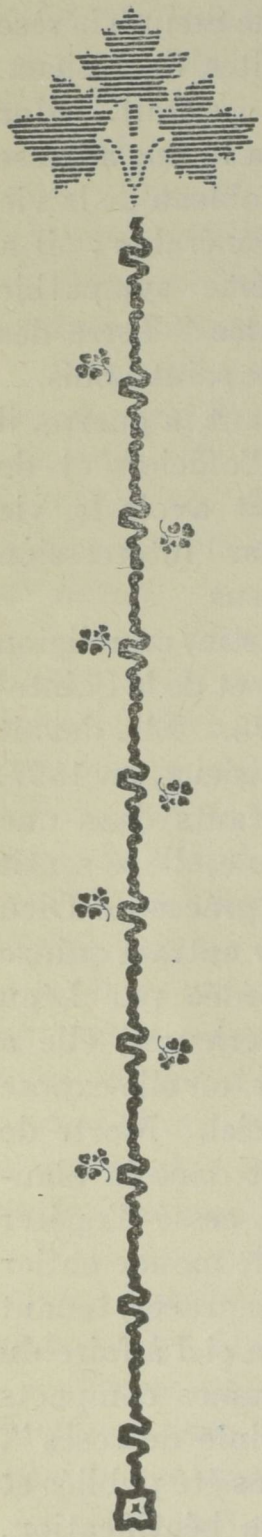
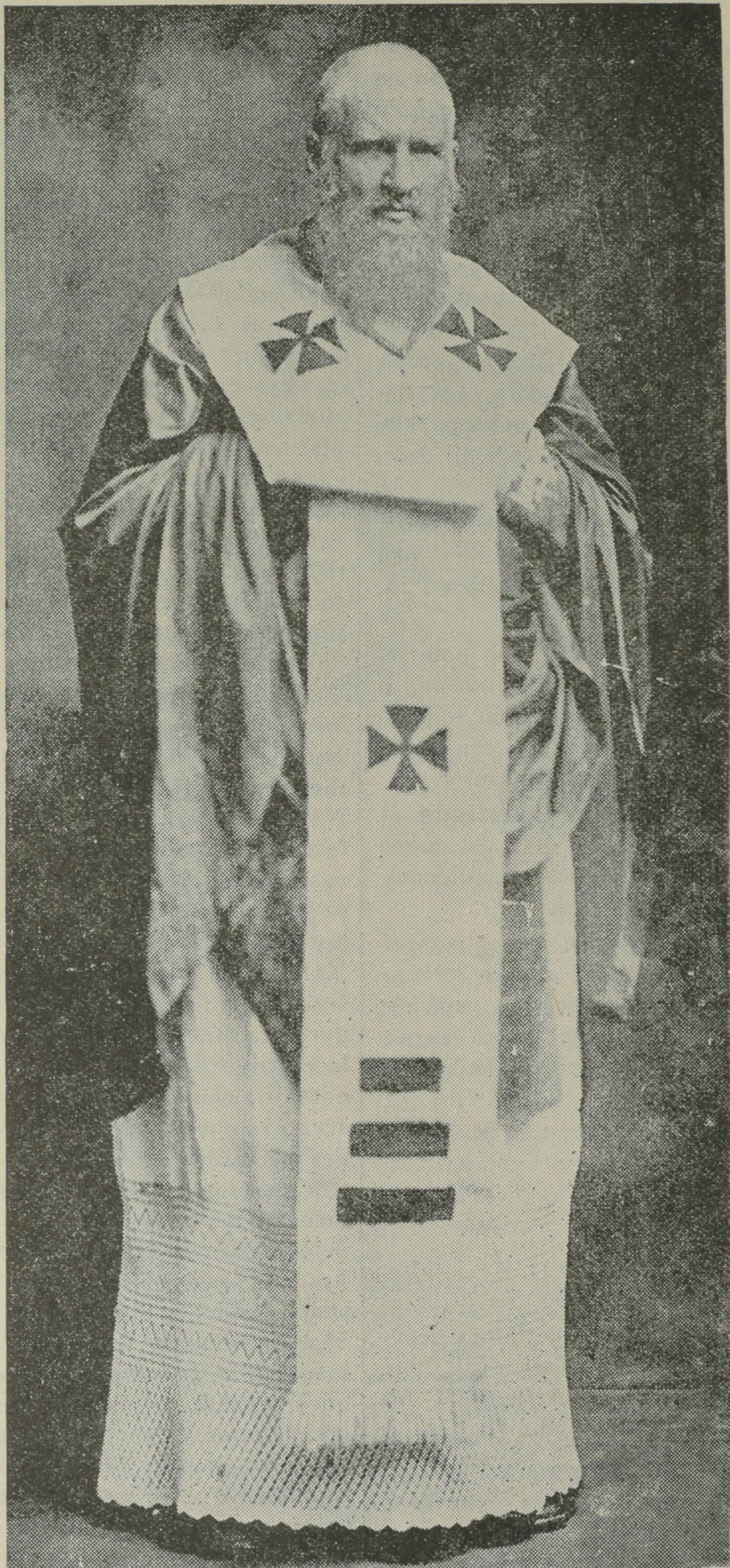
Cette mode va donner une atmosphère spéciale aux salons.

Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus déclarée vénérable

Le 14 août, au Vatican, dans la salle du Consistoire, en présence du Pape, a été lu le décret sur les vertus héroïques de Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus, des Carmélites de Lisieux. Toute la colonie française y assistait. Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux, a lu une adresse au Pape qui a répondu par un tableau de la vie et des vertus de la nouvelle Vénérable : il a prononcé des paroles d'extrême sympathie envers la France, qu'il a appelée " Terre des Saints ", la patrie de Clovis et de saint Louis.

Il a rappelé ensuite que, durant la guerre, il reçut de nombreuses lettres d'officiers et de soldats français qui affirmaient avoir la vie sauve ou qui ont été convertis par l'intercession de Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Marie-Françoise-Thérèse Martin, en religion Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, est née à Alençon, en 1873. Elle devait mourir à vingt-quatre ans, à Lisieux, en 1897. Née la plus jeune de neuf enfants dans une famille admirablement chrétienne, elle se sentit dès le jeune âge prévenue des grâces de Dieu et attirée vers le cloître. Elle y entra à quinze ans avec dispense d'âge accordée par Léon XIII. Sur l'ordre de ses supérieures, elle a écrit sa vie : *Histoire d'une âme*, où elle expose avec humilité les bienfaits du ciel. Morte de la poitrine à la date prédite et dans la blancheur de son baptême, elle n'a cessé d'opérer sur sa tombe à Lisieux et dans le monde entier des merveilles de guérisons et de grâces, tenant ainsi sa promesse " de passer son ciel à faire du bien sur la terre ". Cinq volumes compacts déjà parus racontent cette " pluie de roses ". Les plus beaux miracles n'ont pas été publiés et sont retenus pour le procès de béatification. Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux, a commencé à instruire sa cause en 1910. Il y a quelques années, Soeur Thérèse a guéri une jambe malade par l'apposition d'une *Croix* ornée ce jour-là de son portrait. Nous la supplions d'accorder à tous nos lecteurs cette enfance spirituelle faite de joie, de confiance, de simplicité et d'abandon qui fut son caractère principal et que le Pape a surtout louée en elle.



SA GRANDEUR MGR ANDRÉ SZEPTYCKI

Terre de fidélité

UN voyageur canadien-français approche de la terre acadienne avec un affectueux respect, il y entre avec admiration, et il en sort plein d'espoir et chargé de précieux souvenirs.

Ce fut notre bonne fortune de visiter, cet été, en compagnie de M. le juge Rivard, nos frères d'Acadie. D'aimables invitations nous attirèrent d'abord au Cap-Breton. Quel pays pittoresque ! C'est une interminable série d'anses et de baies, où la mer ne cesse d'exercer son action et d'étendre lentement son empire. Le plus orgueilleux des rochers y a, chaque jour, son domaine à défendre ; et, chaque jour, l'Atlantique lance contre lui ses marées brutalement ou insidieusement destructives. L'océan n'aime pas qu'on lui résiste ; et, quand l'obstacle est trop élevé ou trop dur, il le contourne et se contente de gruger le rempart de terre contre lequel s'appuie le rocher, certain d'abattre, un jour, son ennemi, la victoire dût-elle lui coûter des siècles d'efforts. L'inégalité de la résistance fait la variété des paysages. Les anses et les baies se suivent sans se ressembler : ici, c'est une falaise qui se dresse à pic au-dessus de la mer, muraille friable que l'océan à démolir s'amuse ; là, c'est l'arrête vive d'un roc gigantesque, auquel l'action persistante des flots a fini par donner un aspect fantastique. Au fond de ces anses et de ces baies, de coquets villages de pêcheurs nous sourient : Arichat, Ouest-Arichat, Petit-de-Grat, Descousse, Rivière-Bourgeois, l'Ardoise, Saint-Pierre...

Mais le sourire des habitants de ces jolies paroisses est encore plus accueillant que l'aspect hospitalier de leurs blanches maisons. C'est le sourire de l'Acadie, un peu timide et réservé, avec une nuance de tristesse, mais un sourire plein de bonté et que la sympathie fait épanouir, le sourire d'une âme qui se souvient. Ah les longues et bonnes causeries que nous avons eues avec ces braves Acadiens du Cap-Breton ! Vénérables grand'mères, avec leur petit châte noir porté en coiffe, robustes pères de famille, toujours près de leur barque et de leurs filets et les yeux constamment tournés vers la mer, même quand ils sont à terre, jeunes gens au regard foncièrement honnête, beaux gars bien

plantés et qui font honneur à la saine vigueur de leur race, jeunes filles polies, respectueuses, actives ménagères, tous parlant la bonne langue des ancêtres avec les formes dialectales des provinces d'origine, les vieux, les grand'mères surtout, avec plus de fierté, d'assurance et de pureté que les jeunes, ces derniers ne réussissant pas toujours à écarter certains anglicismes de leur langage, du reste encore bien français.

Le respect du prêtre est profond dans toutes ces paroisses, preuve que l'esprit de foi y est toujours vivace, preuve aussi que le prêtre sait s'y faire aimer en prenant à cœur tous les intérêts du peuple. Nous avons vu des prêtres qui se sont faits cultivateurs, sur l'Ile Madame, pour apprendre aux pêcheurs à ne pas négliger la terre. Il nous a été donné d'admirer tout particulièrement cette union intime du clergé et du peuple, lors de la convention acadienne de la Rivière-Bourgeois, le 14 août. Après la grand'messe, toute la population se porta sur le terrain qui se trouve en face de l'église ; et là, prêtres et fidèles s'associèrent intimement dans une célébration patriotique où chants, jeux et discours occupèrent la journée jusqu'au coucher du soleil. On y fit un chaleureux accueil aux délégués canadiens ; et M. l'abbé Monbourquette, l'actif et dévoué curé d'Arichat, souleva l'enthousiasme en racontant la réception toute fraternelle que lui avaient faite les Québécois, à la réunion annuelle de la Société du Parler français, l'hiver dernier, et en exprimant sa reconnaissance à l'Université Laval et aux collèges de notre région pour avoir accordé des bourses à douze étudiants acadiens. Ces compliments délicats ne se trompaient pas d'adresse, puisqu'il y avait là, parmi les invités d'honneur, trois professeurs de l'Université Laval, M. le juge Rivard, et MM. les abbés Henri Simard et Arthur Maheux. Belle et reconfortante journée, dont le succès est dû, pour une large part, à M. l'abbé Monbourquette et à M. le curé de la Rivière-Bourgeois, l'abbé Pierre Robitaille, qui se dévoue, là-bas, depuis plusieurs années, avec son frère, M. l'abbé Édouard Robitaille, curé de Ouest-Arichat, — deux braves enfants de Québec, — dans l'exercice d'un ministère paroissial des plus fructueux. Le discours qui eut le plus de succès, à cette manifestation de l'après-midi, avec ceux de M. l'abbé Monbourquette et de M. le Juge Rivard, fut celui d'un

Écossais distingué de la région, M. Boyd, qui fit, dans un excellent français un éloge chaleureux de la race acadienne.

Ces belles journées du Cap-Breton nous avaient mis en appétit pour le grand congrès de Church-Point, où l'on nous avait aussi fait l'honneur de nous inviter. Nous n'entreprendrons point de vous raconter ce que fut cette grandiose manifestation du patriotisme acadien. M. l'abbé Lavergne l'a fait dans l'*Action Catholique*. Nous voulons tout simplement dire l'impression que nous a laissée cette magnifique démonstration religieuse et nationale.

Ce fut la fête de la fidélité : fidélité de tout un peuple au Pape, à l'Église, à la patrie et à la langue maternelle. Évêques, prêtres, hommes politiques, hommes de profession, hommes et femmes du peuple, tous étaient unis dans un même esprit d'inébranlable attachement aux traditions religieuses et nationales et à la terre des ancêtres. Et le texte du beau sermon de Mgr Chiasson nous revenait obstinément à la mémoire en contemplant le spectacle inoubliable de cette réunion fraternelle : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus*. C'est, d'ailleurs, la leçon suprême de toute l'histoire acadienne. Nos frères acadiens, même au sein des plus terribles persécutions, n'ont jamais abandonné Dieu, et ils ont mérité de n'être jamais abandonnés de lui. *Et nunc erudimini...* Que les persécuteurs apprennent que l'on ne touche jamais en vain aux peuples qui savent rester fidèles à Dieu !

Le congrès de Church-Point restera mémorable dans l'histoire de la race acadienne, parce qu'ils fut présidé par deux évêques acadiens et parce ce qu'il fut couronné par la reprise de Grand-Pré, de " la Grand'Prée ", comme on dit là-bas. Agenouillé sur l'emplacement de l'église de Grand-Pré, le peuple acadien, dans la personne de ses représentants, a repris possession de la terre sacrée; puis, a lancé vers le ciel son hymne de confiance et de filial amour : *Ave, maris Stella*.

Frères acadiens, ayez confiance. Vous avez Dieu pour vous. Qui peut être contre vous ? Avec une énergie et une intelligence admirables, vous avez refait la cité acadienne : elle a désormais ses pontifes, ses prêtres, ses magistrats, ses hommes publics, ses institutions. Il lui manque encore des lois propices au développe-

ment de l'école populaire française. Mais votre indomptable fidélité et la fécondité de votre race finiront bien par avoir raison de ces obstacles, nous en avons le ferme espoir. L'hon. M. Veniot, le distingué représentant de la race acadienne dans le cabinet du Nouveau-Brunswick, nous a dit, à Church-Point, que la représentation des provinces maritimes au parlement fédéral n'avait été maintenue, depuis trente ans, que grâce à l'accroissement de la population de langue française et que, sur les 170,000 électeurs du Nouveau-Brunswick, il y en a, aujourd'hui, 60,000 de race française.

Dans tous les domaines, donc, la race acadienne est en progrès ; et rien ne pourra arrêter ce progrès, puisqu'il prend sa source dans la foi catholique, dans la foi des ancêtres.

ANTONIO HUOT, *ptre*.

La Semaine Religieuse de Québec.

CANADIENS ET ACADIENS

En 1747, le gouverneur Shirley, de Halifax N.-B., écrivait au duc de Newcastle : J'espère que l'on trouvera les moyens d'affaiblir les liens du sang et du culte entre la présente génération de Français de la Nouvelle-Ecosse et ceux du Canada en créant de nouveaux liens entre les sujets de Sa Majesté français et anglais de ce pays.

La réponse à cet angliciseur, à tous ceux qui sont venus après lui, à ceux d'aujourd'hui, comme l'a dit Mgr Chiasson, au Congrès des Acadiens, c'est que nous sommes 2,000,000 de Canadiens-français dans la Province de Québec, près de 300,000 dans l'Ontario, 90,000 dans l'Ouest et 200.000 Acadiens dans les Province Maritimes.

Dieu ne laisse éteindre que les peuples où Il ne trouve plus d'élus. Tant que les Acadiens, les Canadiens-français fourniront pour le ciel de nombreux élus, les ennemis de notre race ne sauront jamais la faire disparaître.

Soyons en aussi grand nombre que possible des hommes de foi, de supériorité morale, et intellectuelle. Nous continuerons à exister et nos ennemis disparaîtront dans l'oubli du tombeau.

Pierre Dupont

En publiant cette étude sur la vie et l'œuvre de Pierre Dupont, c'est un centenaire que nous commémorons; il y a eu, en effet, cent ans, en avril dernier, que naquit celui qui reste peut-être le meilleur chansonnier français. Des chansons comme Les Bœufs et Les Sapins ont popularisé le nom de Pierre Dupont. Personne ne les ignore; mais on ne connaît pas, en général, la vie de leur auteur. Nos lectrices nous sauront gré de la leur raconter.

I. PIERRE DUPONT ET BÉRANGER — ÉDUCATION DU CHANSONNIER A ROCHETAILLÉE ET A LARGENTIÈRE

ON a parfois comparé Pierre Dupont à Béranger, a dit M. Aimé Vingtrinier; tous deux sont chansonniers, mais on ne peut les confondre; ils ne sont ni pareils ni égaux... Les esprits superficiels mettront sans doute au-dessus du chantre des *Bœufs* l'ami de *Frétilton* et l'auteur du *Sénateur*, mais la postérité ne ratifiera pas ce jugement, et celui qui a dit :

Rêve, paysan, rêve,
Entends la semence qui lève;
Regarde tes bourgeons rougir
Et comme tes enfants grandir,
C'est l'avenir.

ira plus loin que celui qui a écrit, le sourire de Voltaire aux lèvres :

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire.

L'un a la raillerie, l'autre l'enthousiasme; l'un sape, l'autre édifie; l'un amuse, l'autre console; l'un a des convictions, l'autre des appétits. Non, ils ne sont ni égaux ni pareils.

Pierre-Antoine Dupont naquit à Lyon, le 23 avril 1821, au numéro 31 du quai de l'Hôpital. Son père, Jean-Baptiste Dupont, était originaire de Provins, d'une famille encore

représentée par plusieurs membres. Il exerçait la profession d'éperonnier-quincaillier; il forgeait tout spécialement des éperons pour les cavaliers et des mors pour les chevaux; son habileté lui avait valu le titre de fournisseur de l'armée.

Dans son poème des *Deux Anges*, le chansonnier a rapporté plusieurs souvenirs de son enfance et en particulier le plaisir qu'il éprouvait en voyant :

Les marteaux sur l'enclume
Elevés en cadence, en cadence tomber.
Et des hommes actifs sur le fer se courber
Les bras tout ruisselants et la face enflammée.

La mère de Pierre, Marie Françon, appartenait à une famille d'honnêtes cultivateurs du Bugey, dans le département de l'Ain. C'était une femme intelligente et pieuse, qui inspirait à ses enfants les sentiments d'honneur et de religion dont elle était animée. Elle leur apprenait à lire dans la Bible. C'est le poète lui-même qui le raconte :

Il fallait voir la mère, indiquant à ses yeux
L'image de Jésus et celle de Marie,
Faire éclore leurs noms sur sa lèvre fleurie;
Et dans la vieille Bible aux feuillets illustrés
Ces noms furent aussi les premiers qu'il sut lire.

Pierre venait d'atteindre sa quatrième année lorsqu'un événement tragique le priva de la tendresse et des soins de cette digne mère.

Mme Dupont tomba, un soir, dans une cave ouverte. Elle ne succomba pas tout de suite, mais sa chute occasionna des troubles graves qui amenèrent sa mort quelques mois après. La pauvre femme laissait à son mari trois enfants, deux garçons et une fille.

Après cette mort, M. Laurent, curé du village de Rochetaillée-sur-Saône, à deux lieues de Lyon, recueillit dans son presbytère le petit Pierre, qu'il avait tenu sur les fonts baptismaux, et auquel l'unissaient des liens de parenté.

Ce bon prêtre avait confessé la foi pendant la Révolution: forcé, à l'époque de la Terreur, de quitter son diocèse de Sens, il s'était réfugié sur les bords de la Saône. Après la signature du Concordat, le libre exercice du culte ayant été rendu, les habitants de Rochetaillée supplièrent M. Laurent de rester parmi eux.

Une chanson peu connue, *la Fête du curé*, composée par Pierre Dupont dans les dernières années de celui qu'il appelait son oncle, bien qu'il ne fût que son cousin, rappelle la popularité de bon aloi de ce vertueux prêtre. En voici le début :

Dans un modeste presbytère,
Un bon pasteur, des plus anciens,
Que Dieu laissait encor sur terre
Pour faire le bonheur des siens,
Disait chaque année à sa fête
A tout son troupeau réuni :
" Mes chers enfants, mon âme est prête
A regagner son premier nid.

— Pourquoi tromper ceux que l'on aime ?
Lui répondaient les paysans,
Vous nous dites toujours de même
Tous les ans.
Vous nous direz encor de même
Dans dix ans... "

C'est donc à Rochetaillée que s'écoula, calme et heureuse, l'enfance du futur chansonnier.

Après avoir servi la Messe, Pierre étudiait jusqu'à midi ; puis, le reste du temps, il courait à travers champs et sous les bois.

Les spectacles qu'il contemplait chaque jour dans ce coin riant de la riche vallée de la Saône laissèrent dans son âme une empreinte indélébile et décidèrent de sa vocation : c'étaient des moissonneurs au milieu des gerbes, des faneuses dans les prés, des vigneron taillant les ceps, des ruisseaux murmurants, des arbres chargés de fleurs ou de fruits, en un mot, la nature dans son éblouissante splendeur. Aussi, comme l'enfant, devenu homme, garda le souvenir de cet heureux temps !

Gentil village,
Riante plage ;
Rochetaillée, ô doux pays
Où s'est écoulé mon jeune âge,
Pour toi je quitterais Paris.
Tu ne m'as pas donné naissance,
Doux village, mais j'ai tété
Dans ton sein la simple science
Et l'amour de la vérité.
Je vois encor flotter l'image
Du bon pasteur, de mon mentor.

Dans les peupliers du rivage,
J'entends toujours ses conseils d'or.

Vers l'âge de neuf ans, Pierre fut placé au Petit Séminaire de Largentière. Les commencements furent pénibles : habitué à une certaine indépendance, l'enfant eut peine à se plier à la discipline du pensionnat. Néanmoins, il ne se laissa pas aller au découragement. S'adonnant sérieusement au travail, il eut chaque année plusieurs prix et fut même couronné deux fois au grand concours de quatre Séminaires du diocèse de Lyon.

C'est à Largentière que Dupont composa sa première poésie : *Le rat et la machine pneumatique*, fable qui lui avait été inspirée par sa compassion pour un rat que les élèves venaient de tuer sous la machine pneumatique dans une expérience physique. Mais une autre pièce de vers, intitulée *le Nid de la Sainte Vierge*, fit encore mieux ressortir son talent poétique. Les goûts littéraires du jeune homme furent encouragés par M. l'abbé Bourdon, poète lui-même, et par le supérieur de l'établissement, le savant abbé Cariot, auteur d'un *Cours de botanique* justement apprécié.

Dans une étude sur Pierre Dupont, Anatole de la Forge dit à propos du séjour du chansonnier à Largentière :

Sainte-Beuve a remarqué que les poètes de l'atelier étaient presque tous anciens séminaristes. Séminariste, Hégésippe Moreau ; séminariste, Pierre Dupont ; séminariste, Arnaud le Bailly ; séminariste, mon collègue, Clovis Hugues.

M. Laurent avait placé son cousin à Largentière, espérant qu'il serait prêtre un jour, mais son espoir ne se réalisa pas. Malgré sa piété sincère, Pierre Dupont ne se sentait point la vocation ecclésiastique : il aimait trop l'indépendance ; il avait l'humeur trop vagabonde pour se plier à la vie du prêtre, toute d'austérité, de privations, de recueillement et de silence. Avant même d'avoir achevé ses études, il fit connaître ses sentiments à son parrain. Fort désappointé, l'abbé Laurent, quoi qu'en ait dit Mirecourt, n'essaya pas de contrarier les sentiments du jeune homme : il s'inquiéta simplement de lui trouver une situation qui lui permit de vivre en travaillant.

II. SÉJOUR A LYON

Les oncles de Pierre, qui étaient dans le commerce de soieries, le poussèrent, dit M. Eschmann, à faire son apprentissage de fabrique, et il fut placé chez un canut à la suite d'une décision de famille et non à la suite du roman inventé de toutes pièces par Eugène de Mircourt.

Il n'y resta que peu de temps, et entra, comme clerc, chez un notaire, où il ne rencontra que de mauvais exemples et de mauvais camarades. Il s'empressa de quitter l'étude pour entrer, grâce à un ami, comme employé dans la maison de banque Balleydier, l'une des plus sérieuses de Lyon. Le chef de l'établissement se montra toujours plein de bonté pour ce jeune homme qui noircissait de vers "les grandes feuilles de papier à lignes rouges".

Pendant son séjour chez M. Balleydier, Dupont fit connaissance de la famille de Senneville, qui habitait Saint-Romain, sur les bords de la Saône. Mlle Louise de Senneville, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse, était une musicienne distinguée et chantait admirablement. Son talent et ses charmes firent une impression profonde sur le cœur de Pierre : tout son avenir s'en ressentit. Mlle de Senneville fut pour Dupont ce qu'avait été Laure pour Pétrarque et Béatrice pour Dante : l'inspiratrice de sa muse.

A cette époque, Pierre Dupont, qui devait chanter plus tard la République, ne cachait nullement ses sentiments légitimistes. En 1838 M. de Dreux-Brézé ayant protesté solennellement à la Chambre des pairs, au nom du comte de Chambord, le jeune poète, pour adhérer à cette protestation, écrivit une longue pièce de vers qui fut insérée dans la *Gazette de France*. Quelque temps après, c'était Berryer que Dupont chantait à l'occasion de son discours sur la question d'Orient. Enfin, pour le baptême du comte de Paris, nouvelle poésie et nouvelle expression de sentiments monarchiques.

Sur ces entrefaites, un incident particulier vint augmenter l'ardeur de Dupont pour la versification. Rachel donna quelques représentations à Lyon. Dupont ne manqua pas une soirée. Enthousiasmé par le talent de l'actrice et par les vers de Corneille qu'elle déclamaient merveilleusement, il écrivit à la célèbre tragé-

dienne une longue épître pour lui témoigner son admiration. Quelques jours après, la municipalité lyonnaise s'étant avisée de décerner une couronne d'or à Rachel, Dupont fut invité au souper qui suivit. Pendant le repas, l'artiste parla de Corneille et de la poésie d'une façon si éloquente, que le jeune enthousiaste résolut de tout quitter pour devenir poète à son tour.

Déjà Dupont avait commencé son poème des *Deux Anges*. Quelques mois devaient suffire pour l'achever. Sur les conseils de Rachel, il prit le parti de se rendre à Paris pour y chercher une réputation littéraire.

III. DUPONT A PARIS — SES DÉCEPTIONS

Au mois d'avril 1841, Dupont arrive dans la capitale, la bourse peu garnie, mais le cœur joyeux et confiant dans l'avenir. Il va d'abord frapper à la porte de quelques célébrités pour lesquelles il avait des lettres de recommandation : Berryer, Lamartine et le chimiste Thénard. Tous, et particulièrement Thénard, qui avait eu pour premier professeur le vieux curé de Rochetaillée, assurèrent le jeune homme de leurs bonnes dispositions, mais aucun ne put lui procurer une situation.

Très insouciant, Dupont ne s'inquiéta guère du peu d'effet des lettres de recommandation. Dans sa candeur de provincial, il pensait trouver facilement un éditeur qui achèterait à beaux deniers comptants ses productions littéraires. Mais bientôt cette illusion lui fut enlevée : vainement il allait offrir à plusieurs journaux de Paris l'insertion de quelques-unes de ses poésies, partout il était reçu avec un dédain superbe. Le rédacteur, sans même regarder ses vers, lui répondait : "J'ai mes poètes !" comme d'autres disent : "J'ai mes pauvres !"

Quand il se présenta aux éditeurs, ce fut bien pis encore. Tous ces messieurs lui tinrent le même langage :

— Avez-vous déjà publié quelques volumes ?

— Pas un seul.

— C'est fâcheux. Faites-vous connaître, nous verrons à traiter ensuite.

— Mais si l'on ne publie rien, comment voulez-vous que je me fasse connaître ?

— Oh ! quant à cela, rien de plus facile ; on publie cinq ou six ouvrages à ses frais.

— Je ne suis pas riche, balbutiait Dupont.

— Vous n'êtes pas riche... Alors, pourquoi, diable, écrivez-vous ?

Le poète ne s'attendait pas à ce dernier argument. Atterré en quelque sorte, il n'osa plus solliciter l'impression de ses œuvres.

Cependant, ses maigres ressources furent bientôt épuisées. Il se demandait avec inquiétude comment il allait faire pour éviter la faim, lorsqu'il trouva une place chez un banquier, puis, au bout de huit mois, il entra comme professeur dans une maison d'éducation, mais, soit que ses honoraires fussent trop faibles, soit que la vie sédentaire ne lui convint pas, il ne tarda pas à quitter le pensionnat pour aller s'installer chez son grand-père, à Provins, le pays des roses et d'Hégésippe Moreau.

Avant de partir, il avait eu l'idée de faire une visite à Victor Hugo. Celui-ci était absent, et Dupont écrivit sur sa carte les vers suivants, qui ont été cités bien souvent :

Si tu voyais une anémone,
Languissante et près de périr,
Te demander, comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir ;

Si tu voyais une hirondelle,
Un jour d'hiver, te supplier,
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer ;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau :
Pour toi, que ne suis-je, ô poète !
Ou l'humble fleur, ou l'humble

[oiseau !

Quoi qu'en disent certains écrivains, l'auteur des *Châtiments* et de l'*Année terrible* ne paraît pas avoir prêté l'oreille à cette touchante supplique. Il ne fit rien pour Dupont, et, comme nous allons le voir, ce fut à Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*, que le chansonnier dut la position qui lui permit de se faire connaître à Paris.

Lebrun possédait à Provins une charmante maison de campagne, située non loin de l'habitation du grand-père de Dupont. Il eut l'occasion de rencontrer le jeune Lyonnais qui lui parla de son poème des *Deux Anges*. Un coup d'œil jeté sur le manuscrit lui permit de constater un talent peu ordinaire ; il félicita chaudement Dupont et promit de s'intéresser à son avenir.

Eugène de Mirecourt a raconté comment cette promesse fut tenue :

Pierre, dit-il, entra dans sa vingt et unième année. La conscription le réclamait. Il puisa dans l'urne et en ramena triomphalement le numéro 3. On n'est pas riche dans une famille de forgerons. Cependant, il s'agit d'acheter un homme. Dupont ne renoncera pas à son avenir littéraire ; ses parents sont trop glorieux des espérances qu'il donne pour le laisser gémir sept ans dans l'obscurité d'une caserne. Tous les cerveaux se creusaient, toutes les imaginations étaient en jeu ; mais l'argent ne se trouvait pas, et Pierre Dupont reçut l'ordre de rejoindre à Huningue le régiment de chasseurs dans lequel il devait être incorporé.

— Pars toujours, lui dit à l'oreille un de ses cousins (Emile Génisson). Je te promets que tu reviendras.

— Oui, dans sept ans, répondit Pierre avec un triste sourire.

— Dans six semaines, mon cher, dans six semaines ! Je ne demande pas un jour de plus. Laisse-moi seulement ton manuscrit des *Deux Anges*.

— Et qu'en vas-tu faire ?

— Ceci me regarde. Pour être venue tard l'idée n'en est pas moins excellente. Bon courage, et va-t'en !

IV. SECRÉTAIRE DE RÉDACTION DU DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE

Dupont partit pour Huningue. Il n'y resta effectivement que six semaines. Un matin, au moment où il apprenait avec les autres conscrits le maniement du sabre, il fut surpris de voir son caporal lui présenter un gros Alsacien joufflu, qui adressa la phrase suivante, dans l'idiome pittoresque du Bas-Rhin.

— Ponchour ! Tonnez-moi fotre sapre, che vous remblace !

Cela tenait du prodige. Dupont n'en revenait pas : rien pourtant n'avait été plus simple. Le jour même du départ du conscrit, son cousin porta le poème des *Deux Anges* chez un imprimeur de la ville, engagea par-devant notaire sa modeste fortune, afin de garantir les frais d'impression du livre, et disposa sur-le-champ deux listes de souscription.

Il en envoya une à Paris à M. Lebrun, et garda la seconde, pour s'occuper lui-même de recueillir des signatures à Provins. Le prix de la souscription était de cinq francs, en échange desquels on avait droit à un exemp'aire de l'œuvre du poète-soldat. Mille cinq cents souscripteurs répondirent à l'appel.

En moins de vingt jours les deux listes étaient remplies. Cinq mille francs restaient, tous les frais d'impression payés, et le remplaçant se mit en route pour Huningue.

Mais là ne se borna pas la protection de M. Lebrun. Ce digne homme engagea Dupont à présenter les *Deux Anges* au concours de l'Académie pour l'année 1842. Le poème fut jugé digne du prix, et, par surcroît de bonheur, on donna à l'auteur une place de secrétaire pour la rédaction du dictionnaire de l'Académie. Son travail consistait à écrire l'histoire des mots et à en perfectionner la définition.

Ces fonctions, dit Baudelaire, quelque minimes qu'elles fussent en apparence, servirent à augmenter et perfectionner en lui le goût de la belle langue. Contraint d'entendre souvent les discussions orageuses de la rhétorique et de la grammaire antique aux prises avec la moderne, les querelles vives et spirituelles de M. Cousin avec Victor Hugo, son esprit dut se fortifier à cette gymnastique, et il apprit ainsi à connaître l'immense valeur du mot propre. Ceci paraîtra puéril à beaucoup de gens, mais ceux-là ne se sont pas rendu compte du travail successif qui se fait dans l'esprit des écrivains, et de la série des circonstances nécessaires pour créer un poète.

Pierre Dupont conserva ses fonctions à l'Académie pendant six années. En 1848, ayant composé quelques chansons révolutionnaires, il se crut moralement obligé d'offrir sa démission.

M. Flotard, qui se lia d'amitié avec Dupont vers 1843, assure qu'à cette époque le poète cherchait encore sa voie.

Sa conversation, dit-il, nous semblait plus intéressante que ses vers. Il fréquentait, en effet, un monde d'écrivains, de littérateurs, d'artistes, inconnu pour nous et dans lequel il nous faisait pénétrer, sinon en réalité, du moins en imagination et en pensée, grâce aux peintures qu'il nous en traçait.

Quelquefois, Dupont s'égarait dans les cabarets soi-disant artistiques, où les Rodolphe

et les Schaunard tenaient leurs assises, mais ce genre braillard et débraillé l'attirait peu ; il détestait la pose, l'esprit superficiel et cherché ; en un mot, la bohème ne l'attirait pas ; s'il y tomba lui-même plus tard, ce fut sans parti pris, par suite des circonstances et par la nature des relations que lui créèrent certaines de ses productions.

Au moment dont je parle, l'auteur des *Deux Anges* avait tous les instincts dignes et élevés de sa poésie ; au point de vue mondain, il était suffisamment correct, fréquentait le cercle catholique, pratiquait Ozanam et discutait avec Lacordaire.

Dupont avait aussi des relations avec de jeunes artistes, alors inconnus, mais qui depuis ont pris rang parmi les compositeurs célèbres du XIXe siècle, Gounod, Reyer, Parisot, etc. Il paraît même qu'à un moment donné, Gounod et lui parlèrent d'entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique, mais les deux jeunes gens étaient trop épris de l'esprit du monde pour entendre cet appel de la grâce.— Le poète, d'ailleurs, par ses relations artistiques, allait bientôt trouver ce qu'il cherchait : la voie du succès.

V. DUPONT TROUVE SA VOIE.— LA CHANSON DES BŒUFS

Un jour que Dupont était chez Gounod, il se mit à fredonner d'une voix sympathique un air dont l'originalité frappa le compositeur, qui lui demanda où il avait appris la musique.

— Mais je ne sais pas une note.

— Tu plaisantes !

— Non, je t'affirme en toute sincérité que je sais tout juste monter la gamme. C'est là tout mon bagage musical.

— Voilà qui est singulier. Chante encore.

Dupont chanta.

— Quel est cet air ?

— C'est un air que j'ai fait ce matin sur des paroles à moi.

— Et tu ne sais pas la musique, vraiment ?

— Pourquoi veux-tu que je mente ?

— Mais, cher ami, tu as trouvé là des motifs admirables. Recommence un peu.

Gounod prit une plume et nota rapidement à mesure que Dupont chantait. Le morceau écrit, il l'essaya au piano. L'effet fut prodigieux.

— Sans avoir appris la musique ! s'écria-t-il avec une émotion qu'il n'essayait pas de dissimuler ; mais le jour où tu la sauras, nous serons de petits cadets à côté de toi.

— Eh bien ! sois tranquille, je ne l'apprendrai pas.

— Tu as tort.

— Bah ! laisse donc. Si j'avais la moindre connaissance musicale, l'amour-propre s'en mêlerait ; je ne ferais rien qui vaille.

— C'est encore possible, reprit Gounod. Mettez une fauvette en cage, serinez-la, elle n'a plus ses vives et pétulantes modulations. Cependant, cher ami, s'il te vient dorénavant une inspiration musicale, appliques-y des paroles, tâche de la retenir, et fais-la noter, soit par moi, soit par Parisot. J'ai mon idée là-dessus.

— Eh bien ! je te le promets.

Les deux amis se séparèrent. Le lendemain, selon son habitude, le poète, avant de se rendre à l'Institut, fit une promenade hors de Paris. Sur la route de Poissy, il aperçut un troupeau de magnifiques bœufs normands que l'on conduisait à l'abattoir.

— O Parisiens voraces, pensa-t-il, pourquoi ne laissez-vous pas ces braves animaux à leur charrue ? Ce ne sont pas nos paysans du Lyonnais qui voudraient ainsi livrer à votre glotonnerie les rois majestueux du labourage !

Et il se mit à fredonner tristement :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux.

L'inspiration continua. Bientôt une rime en amena une autre, et en peu de temps tout fut trouvé, l'air et les couplets.

Au retour de sa promenade, Dupont entra à l'Institut pour y copier ses vers. Ce fut l'affaire de quelques minutes. Immédiatement après, il les porta chez Gounod.

— Tu veux noter mes idées musicales, lui dit-il. Eh bien je t'en apporte quelques-unes que j'ai eues ce matin. Mais peut-être ne les trouveras-tu pas bonnes ?

— Voyons toujours. Mais va lentement pour que je puisse te suivre.

— Précisément, c'est une mesure lente.

— Tant mieux ! Commence.

Dupont chanta.

LA CHANSON DES BŒUFS

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux.
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en manche de houx.
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont couté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;

J'aime Jeanne ma femme, eh bien ! j'aimerais
[mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux

S'il me fallait les vendre...

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons ;
Tous les ans, on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi-gras, devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries ;
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait les vendre...

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent ;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux ;
Ma fille, laissons la couronne,
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre...

Quand il eut fini, il leva les yeux et fut surpris de voir Gounod en proie à une émotion si vive qu'elle lui arrachait des larmes.

— Tu pleures ! lui dit-il... C'est donc beau!...

— Ne me parle pas. Chante encore. Il m'a été difficile de te suivre entièrement.

— Quel couplet veux-tu ?

— Le deuxième ; je le trouve superbe.

Dupont recommença.

— Mon cher, dit le compositeur, je te félicite de tout cœur ; c'est un chef-d'œuvre que tu as trouvé là. Marche dans la route où tu viens d'entrer ; désormais ne la quitte plus. Là est ton génie, là sera ta gloire.

Le soir même, Gounod conduisait son ami au café des Variétés. Devant un auditoire composé d'artistes, d'acteurs et de gens de lettres, Dupont redit sa chanson, qui fut applaudie frénétiquement.

— Bravo, s'écriait Théophile Gauthier, tout est parfait, vers et musique.

Deux jours plus tard, les *Bœufs* étaient chantés au théâtre des Variétés par Hoffmann, costumé en laboureur normand. La salle trépigna d'aise. Ce fut un succès auquel firent bientôt écho tous les pianos de la capitale. L'effet ne fut pas moins grand en province : peu de temps après son apparition, la chanson des *Bœufs* rendait le nom de Dupont populaire dans la France entière.

J.-M.-J. BROUILLAT.

Le Noël

(*A suivre*)

M. FORD ET LES CHEMINS DE FER

Henry Ford, bien connu dans le monde de l'automobile, vient de se révéler au monde des chemins de fer.

Les journaux des États-Unis, même ceux qui se sont montrés les plus hostiles à M. Ford quand il a voulu entrer au Sénat, ne peuvent s'empêcher de louer son succès dans le nouveau genre d'affaires qu'il a adopté.

La cause de cette émotion chez les hommes de chemin de fer c'est la révolution opérée dans le réseau Détroit, Toledo et Iron-ton.

Ce chemin de fer, l'an dernier, au mois de juin accusait un déficit de \$136,000 pour les derniers six mois et, cette année, un an environ après son acquisition par M. Ford, ce déficit était changé en un surplus de \$261,000.

Les uns crièrent au miracle. Il paraît que c'est la chose la plus naturelle du monde. M. Ford a débarrassé les obligations et les actionnaires du poids de ce chemin. Il a payé 60 pour cent de la valeur des obligations, 5 pour cent des actions préférentielles, et 1 pour cent des actions ordinaires, réduisant d'autant le capital engagé.

Il y avait 2,700 employés ; il a réduit ce nombre à 1,650. De plus, tous les hommes travaillent 8 heures par jour et jamais plus de 208 heures par mois. Mais, ils travaillent tout ce temps. Quand un mécanicien n'a plus de travail de son métier, il fait autre chose, par exemple il lave les fenêtres.

Pas un homme n'a moins de \$5.00 par jour, et tous les employés sont heureux de ces conditions nouvelles. De plus, à la grande surprise des voyageurs, les trains sont à temps et le fret a doublé.

L'IDÉE FIXE DE MAUD'HUY

Le général de Maud'huy, qui vient de mourir, était un de ces Lorrains qui n'avait jamais désespéré de voir sa patrie revenir à la France. On peut juger de l'intensité de sa foi par le trait suivant, qu'il raconte lui-même. Il s'agit d'une visite qu'il fut obligé de faire au vieux maréchal allemand Haseler, alors gouverneur de Metz pour lui faire viser son passeport.

Et, tandis qu'il examinait mes papiers, écrit Maud'huy, et qu'il me parlait de sa voix de vieux macchabée, je me disais : " Cause toujours, mon bonhomme, moi j'observe... et je retiens ce fauteuil, trop large pour ton coccyx, je m'y carrerai et j'y fumerai voluptueusement ma pipe. Ton bureau sera mon bureau, ton cabinet de travail, mon cabinet de travail, ta chambre à coucher ma chambre à coucher. Et, si je ne chausse pas tes pantouffles, c'est que nous n'avons pas le pied fait de même... Mais je t'expulserai d'ici, où tu es un intrus, vieux squelette frédéricien, et j'instaurerai à ta place le pur Messin que je suis..."

Le fait est que de Maud'huy succéda à Haseler, au gouvernement de Metz, lorsque, après la grande guerre, l'Alsace et la Lorraine revinrent à la France.



PÈLERINAGE A SAINTE-ANNE D'AURAY *Tableau de V. GUILLON*

Le robbo d'or

— Deux de *basros* !...

— As de *copa* !...

— *Demonio* !... Six d'*espada*...

— Et as !... J'ai gagné !...

Dans la fumée épaisse qui remplissait le petit café del Poza-Negro, il y eut des exclamations diverses. Puis presque en chœur les voix des spectateurs affirmèrent :

— En a-t-il une chance, ce Blas Corrales !...

Le gagnant releva la tête. C'était un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux déjà complètement gris, la face creusée par des souffrances ou des peines ; ses lèvres minces se serraient en ce moment comme pour retenir des paroles qu'il ne voulait pas dire. Enfin, les uns et les autres s'étant une fois encore extasiés sur sa "chance", il les dévisagea d'un œil dur et dit avec arrogance :

— Je n'en ai pas toujours eu autant, hein, *companeros* ?

Il y eut un silence gêné. Puis des voix firent :

— Bien sûr... Bien sûr...

Enfin, quelques-uns cherchèrent de l'œil les patères où pendaient leurs chapeaux de feutre, et s'étant coiffés se faufilèrent discrètement du côté de la porte...

Alors Blas Corrales éclata de rire, d'un rire terrible qui grondait comme un orage et claquait comme la foudre. Tout en riant, il n'avait pas l'air gai, cet homme ; et c'était affreux à voir cette face maigre et rasée qui se convulsait spasmodiquement...

Lorsque son accès de bonne humeur eut pris fin, il ne restait personne dans le café ; personne d'autre que le patron derrière son comptoir, et affalé en face de Blas son adversaire de tout à l'heure, le joueur malheureux : celui qui avait perdu.

Corrales prit entre le pouce et l'index son petit verre d'anisette, huma quelques gouttes avec recueillement, puis regarda son vis-à-vis d'un air narquois.

— Hé, Kim !... tu me dois 300 douros, *amigo* !...

L'*amigo* semblait effondré. Un peu plus âgé que Blas, il avait une figure ronde et replète qui n'aurait dû exprimer que la joie de vivre. Son costume marron, simple et propre, révélait, par des reprises habiles et nombreuses, que l'on

hésitait à lui donner un remplaçant. Blas reposa son petit verre, s'accouda à la table de marbre où les cartes gisaient encore, et se pencha vers le joueur malheureux.

— Comme la vie est bizarre, Joachim Rebozal !... Il y a juste aujourd'hui quinze ans, quinze, m'entends-tu bien, que je suis allé te trouver chez toi à pareille heure. Ton commerce prospérait ; tu étais en train de compter la recette de la journée, et je crois encore te voir empiler les douros... il y en avait plus de 300, hé ?...

— Les fortunes se font et se défont... répondit Kim d'un ton désolé.

— Je te croyais mon ami en ce temps-là ; mon père venait de mourir et c'était la débâcle..., néanmoins j'avais réussi à tout payer. Oui, tous les créanciers étaient désintéressés, je pouvais marcher tête haute par les rues de Cadix. Mais il ne me restait plus un *realito*, et je venais te demander de me prêter... Combien t'ai-je demandé, dis ?...

— 300 douros !... fit Joachim d'une voix éteinte.

— Tiens, c'est vrai !... Juste ce que tu me dois ce soir.

Corrales eut encore son rire affreux.

— Et te rappelles-tu comment tu m'as répondu ?...

— Mon Dieu !... balbutia l'autre, gêné, je t'ai dit que je ne pouvais pas... avancer pareille somme... Les garanties ?...

— Non, non !... tu ne m'as pas donné tant de raisons. Ah ! je veux t'obliger à le dire, ce que tu as fait !... Je veux t'obliger à le dire !...

La voix de Blas, avec un éclat soudain, tournait, féroce.

— Je crois... Il me semble que je t'ai prié de me laisser finir mes comptes ?...

— Quelle façon polie de dire les choses !... ricana Corrales ; tu m'as jeté à la porte, tout bonnement !... Est-ce vrai ?... Jeté à la porte !... Moi !... ton ami devenu pauvre !... Jeté à la porte !... Ah ! Ah ! Ah !...

— Blas !... calme-toi, pour Dieu !... supplia Joachim qui blémissait affreusement. Tu es riche à ton tour, n'est-ce pas ?... Alors, laisse dormir le passé !...

— Je ne veux pas le laisser dormir, gronda Blas d'une voix basse et rauque, je veux le réveiller pour toi ce soir, comme je le réveille à chaque occasion pour bien d'autres... bien

d'autres !... Il y en a beaucoup à Cadix, vois-tu, qui m'ont jadis traité comme toi. Oh ! tant d'arrogance ! tant de mépris !... tant de dureté de cœur !... Dieu !... ai-je assez souffert, assez pleuré, assez pâti d'humiliation, de froid, de faim !...

Il se tut. On entendit ses dents grincer. Kim, effondré sur sa chaise, ne risquait plus une parole, et le patron peureusement s'était réfugié dans l'arrière-boutique. Corrales regarda vers la porte et ricana :

— As-tu vu ce tas de lâches, tout à l'heure ?... Comme ils se sont sauvés, hein, dès qu'ils ont vu que j'allais parler d'autrefois ?... Sont-ils assez plats depuis que je suis revenu des Amériques, depuis que je suis plus riche à moi tout seul que tous les autres armateurs de la ville entière ?... Sont-ils assez plats ?... Mais je les relève à coups de pieds quand ils viennent trop près lécher mes bottes !... A coups de pied, Kim, m'entends-tu ?... Comme ils m'écartaient autrefois, ah ! mais !...

Corrales s'était levé et arpentait à larges pas la salle enfumée ; machinalement, sa main nerveuse se mit à pétrir les breloques qui se balançaient à sa lourde chaîne de montre. Alors, voilà qu'après avoir tressailli au contact froid de l'une d'elles, sa colère sembla se calmer subitement comme se calme un possédé tous la bénédiction du prêtre. Sur sa figure déshabillée, une expression douce passa ; ses lèvres frémissaient, desserrées ; il éleva jusqu'à ses yeux pensifs la breloque étincelante qui avait opéré le miracle. Pendant un long moment, il la regarda ; puis, pivotant sur un talon, il vint fourrer l'objet sous le nez de Kim Rebozal.

— Sais-tu ce que c'est que ça ?...

Tremblant, le joueur malheureux prit le bijou le tourna et le retourna, et balbutia :

— C'est une pièce d'or... une pièce bizarre, et qui paraît ancienne. On dirait qu'il y a des petits serpents gravés en relief dessus ?...

Blas haussa les épaules.

— Tu n'y entends rien, *tonto* !... Ça, c'est ce qui me réconcilie avec l'humanité ; c'est ce qui m'empêche de devenir trop méchant.

Sa voix se cassait. Il se laissa tomber sur sa chaise et murmura :

— Ce soir, c'est l'anniversaire. Ce souvenir me remonte trop du cœur, vois-tu. Il faut que je le dise à quelque oreille humaine, et je te le dirai à toi, Kim, parce que tu es plus bête que

mauvais. Les autres ne sont pas dignes de connaître le miracle...

Kim, ahuri, se demandait si ce terrible homme ne devenait pas un peu fou ; mais il n'osa rien dire, et écouta en silence.

— Il y a quinze ans ce soir, donc, que je suis allé chez toi ; il faut que tu saches que je mourrais de faim. Je n'aurais pour rien au monde voulu que tu t'en aperçoives ; mais si tu m'avais invité à dîner comme tu le faisais si fréquemment au temps où mon père était riche, je crois que j'aurais pleuré de joie. Tu n'as jamais senti la faim, toi, n'est-ce pas ?... Ah ! figure-toi, c'est comme une bête qui ronge les entrailles... On se couche à plat ventre, les poings serrés contre la poitrine pour écraser la bête et la tenir captive et obtenir, mon Dieu ! que pendant au moins une minute elle s'arrête de ronger...

Il s'interrompit, haletant, comme s'il souffrait encore.

— Alors, tu m'as jeté à la porte, toi, Joachim Rebozal. Tu m'as jeté à la porte comme bien d'autres l'avaient fait avant toi, et je m'en suis allé par la rue sans trop savoir où je m'en allais. Les maisons tournaient autour de moi. Je ne voyais pas les pavés parce que les yeux se brouillaient sous les larmes. Je n'ai jamais pu retrouver — et cela c'est la pire douleur de ma vie !... — je n'ai jamais pu retrouver la rue, le trottoir, la maison, la fenêtre basse où je suis venu échouer comme une barque brisée échoue sur le sable des plages !... Ma main s'est cramponnée à une grille, et mon front s'est appuyé à la pierre froide de l'entablement. Des passants se sont attroupés autour de moi, et on a dit tout de suite : il est ivre...

Corrales se remit à rire, de ce rire terrible, ironique et douloureux, où tant de rancœurs amassées semblaient faire éruption enfin.

— Ivre, moi qui mourais de faim !... C'était drôle, dis, Kim Rebozal, mon ami ?...

Pour maîtriser cette colère douloureuse qui l'emportait de nouveau, le malheureux étrignit encore la pièce d'or montée en breloque. Et le remède réussit.

— Derrière moi, pour suivit-il plus doucement derrière cette grille à laquelle je me cramponnais, deux voix ont parlé tout à coup. *Comme ce pauvre homme est pâle !... disait une femme ; non, il n'est pas ivre : s'il chancelle, c'est de fatigue et de faim.* Une petite fille répondait :

O *mamaïta* !... permettez-moi de lui faire l'aumône !... Dites, vous voulez !... Vous voulez, n'est-ce pas ?... Je n'entendis pas bien distinctement la suite. L'enfant suppliait sa *mamaïta*, la jeune femme murmurait de douces objections. Puis j'ai senti deux menottes desserrer doucement mes doigts crispés aux barreaux, et j'ai reçu l'aumône, Kim Rebozal !... Et je me suis sauvé comme un larron avec un gros morceau de pain dans une main et deux pièces de monnaie dans l'autre...

Sa voix s'étrangla. En face de lui Kim pleurait.

— Sèche ces larmes, va ? fit-il ironique ; elles ne sont pas aussi amères que celles dont j'ai trempé ce pain d'aumône !... Quand ma faim a été assouvie, j'ai regardé ces monnaies que j'avais distraitemment mises dans ma poche... et j'ai vu que c'étaient deux pièces d'or bizarres et lourdes : celle-ci en est une, vois-tu, et je la conserverai toute ma vie. Tu sauras dans un instant ce que j'ai fait de l'autre.

Il huma d'un trait ce qui restait d'anisette au fond de son verre, et poursuivit en s'accoudant à la table :

— Frappé par leur aspect étrange, je les examinai plus attentivement et me remémorai une histoire que mon père m'avait jadis contée. Certain sultan du Maroc, navré de n'avoir que des filles, se désespérait de ne posséder aucune descendance mâle. Enfin, un jour, la sultane mit au monde un fils. Dans sa joie, le Mérinide fit frapper un grand nombre de monnaies d'argent, *douros, nous-douros, robbos, arbayas* et *guirches*, dont on fit largesse à toutes les tribus du Moghreb. Puis, retirant de son trésor quelques lingots d'or précieux, il fit faire une centaine de pièces de la dimension d'un *robbo* et portant les mêmes signes, inscriptions et arabesques. Ces *robbo* d'or, il les offrit aux grands caïds de sa cour, aux personnages qu'il aimait et voulait honorer le plus, à ses conseillers, à ses ministres. Déjà rares dès leur fabrication, ces monnaies sont devenues au cours des siècles encore plus précieuses. Je pus m'en convaincre lorsque j'en présentai une à don Manoël Romero, ce riche et savant collectionneur qui habitait près du port et qui mourut l'année dernière, léguant au roi toutes ses merveilles. Don Manoël sauta sur la monnaie comme un faucon sur une tourterelle, la tourna, la retourna amoureuxment,

l'étudia à la loupe, et, après m'avoir répété l'histoire que je viens de te conter, il m'a offert 300 douros de mon *robbo* d'or. 300 *douros*, Joachim !... Juste la somme que tu m'avais refusée !... Juste la somme que je t'ai gagnée ce soir !...

Rebozal leva sa face pâle :

— A propos... balbutia-t-il..., écoute...

— Tu parleras après !... fit Blas péremptoire ; laisse-moi finir. J'ai donc vendu 300 douros l'un de mes *robbo* d'or ; puis je me suis mis à la recherche de l'inconnue pour lui rendre l'autre et prendre l'engagement de lui rembourser dès que je le pourrais la valeur de celui que don Romero m'avait acheté. Évidemment, ni l'enfant ni la jeune femme ne se doutaient de cette valeur, et je ne pouvais accepter de leur ignorance un don pareil. Mais vois-tu, Joachim, la fatalité qui pesait sur moi ne s'était pas encore retirée !... J'ai eu beau revenir à ta porte, refaire le trajet qu'il m'a semblé avoir fait ce soir-là ; j'ai eu beau inspecter toutes les fenêtres de toutes les maisons de toutes les *calles* voisines, je n'ai jamais pu retrouver ni la rue ni la demeure... je n'ai jamais reconnu la grille basse qui avait laissé passer la douce et royale aumône que je reçus de deux petites mains d'enfant !...

Accablé, il posa son front sur ses doigts joints... Ce fut d'une voix sourde qu'il acheva son récit.

— Avec les 300 douros j'ai acheté de la camélotte et payé mon voyage jusqu'à Buenos-Aires. Là-bas j'ai travaillé. La chance m'a souri, et je suis revenu l'année dernière riche... riche à millions, Joachim !... J'habite la plus belle maison de Cadix, je suis envié, adulé, craint... Mais je n'ai plus que des ruines dans le cœur, vois-tu, et me voici sans pitié pour les hommes puisqu'ils ont été sans pitié pour moi. Un solliciteur se présente-t-il ? Hop ! à la porte !... à la porte comme toi et d'autres m'y ont jeté. Un locataire ne peut-il payer son terme ?... A la rue !... A la rue comme m'y ont mis les créanciers de mon père. Toi, tiens, je sais ce que tu vas me demander !... Tu veux un délai pour me payer les 300 douros que tu me dois. Eh bien ! non. Non, pas de délai. Je te le dis froidement, sans colère. Demain à midi je veux être payé, sans retard.

Joachim Rebozal était effondré sur sa chaise. Un désespoir profond se lisait sur sa face

replète, mais Blas Corrales n'en paraissait pas attendri.

— Blas !... je t'en conjure !... au nom de notre ancienne amitié !... au nom de tout ce qui t'a été cher autrefois, n'exige pas cette somme pour demain. Je ne l'ai pas...

— Quand on n'a pas d'argent, on ne joue pas, fit sèchement le riche impitoyable.

Alors, comprenant que toute supplication serait vaine, le malheureux se mit à pleurer comme un enfant.

Corrales observait d'un œil froid ce désespoir silencieux, et semblait réfléchir à des choses tout à fait en dehors de la scène qui se passait ici. Au bout d'un moment, comme frappé d'une idée subite, il dit brusquement :

— Kim, il y a peut-être un moyen d'arranger l'affaire.

L'espoir est une chose si naturelle à l'homme, que, même dans les situations les plus terribles, il reste comme incrusté au cœur. Rebozal releva donc aussitôt un front illuminé.

— ... Oui, il y a un moyen, poursuivit Blas. J'ai quarante ans ; je suis riche. Je m'ennuie. J'ai résolu de me créer un foyer... pour m'amuser, uniquement : je suis tout à fait incapable d'aimer qui que ce soit. Il me faut une femme douce, parce que je suis violent ; sage, parce que je suis vieux ; sérieuse, parce que je suis riche ; travailleuse, parce qu'elle aura ma maison à diriger. Qu'elle ne compte pas sur de l'affection. Je te l'ai dit : je suis incapable d'en éprouver. Juge s'il faut que j'aie souffert pour en arriver là ! A part cela, rien ne lui manquera : j'ai ramené d'Argentine des bijoux qui feraient envie aux reines. J'ai une maison à Madrid et une villa à San-Sébastien. Si je suis content de ma femme, je lui léguerais en mourant toute ma fortune, et elle sera libre alors de se remarier selon son cœur.

Joachim regardait avec stupeur ce terrible personnage, et il se sentait glacé d'un effroi croissant.

— Où veux-tu en venir ? balbutia-t-il, la bouche tremblante.

— Je veux en venir simplement à te demander la main de la *Triguena*, et si tu me l'accordes je te fais cadeau des 300 duros.

— Inès !... ma nièce !... ma chère pupille ! s'écria Kim horrifié ; Inès deviendrait la femme d'un égoïste tel que toi ?... Jamais de la vie !...

— Alors, paye.

Les deux mots tombèrent, coupants. Rebozal trembla d'épouvante.

— D'abord, la *Triguena* est fiancée.

— Bah !... les accordailles se font tôt et se défont encore plus vite.

— Ils s'aiment depuis l'enfance...

— Turlututu !... Elle sera riche et le galant se consolera.

— Inès ne voudra pas.

— Oh !... que ne ferait-elle pas pour sauver son oncle, son tuteur, tout ce qui lui reste au monde ? Que ne ferait-elle pas pour te sauver d'une faillite honteuse ?... Car tu cours à la faillite, Kim, et je peux te l'éviter...

— Elle sera malheureuse ! gémit Rebozal d'une voix déjà plus faible.

— Une femme est toujours heureuse quand elle a des parures.

— Tu as le double de son âge...

— Qu'est-ce que ça fait ?... Je ne lui imposerais pas ma compagnie, va !...

— Est-ce qu'elle te plaît ?... Est-ce que tu l'as vue ?...

— Ma foi !... répondit Corrales d'un ton détaché, j'avoue que je n'ai jamais eu le plaisir de la rencontrer. Je sais, pour l'avoir entendu dire, que tu as chez toi une orpheline, fille de ta sœur, et qui est ta pupille. Il paraît qu'elle est sage et douce, sérieuse et travailleuse, tout ce qu'il me faut. J'ignorais même son prénom, vois !... Tout ce que j'en savais, c'est ce joli surnom de *Triguena* qui lui a été donné en ville parce qu'elle a des cheveux châtons, je suppose ?...

— Oui, oui... opinait distraitement Joachim.

— Mais tout cela m'importe peu. Quittons-nous donc, la nuit s'avance. Demain au crépuscule il faut que j'aie chez moi ou l'acceptation écrite de ta nièce, ou les 300 duros. Sinon... j'ai des témoins... et tu sais, hein ?... Dette de jeu, dette d'honneur !... Bonsoir, Rebozal.

Et Blas, sortant du café del Poza-Negro, rabattit la porte derrière lui en faisant trembler les vitres.

*

* *

L'haleine de la nuit flottait, douce, en compagnie du vaporeux clair de lune. Tous deux rôdaient dans les ruelles, traînaient vers le port le parfum des œillets lourds qui pendaient aux

fenêtres de la ville haute, et soulevaient d'étincelantes lames d'argent à la surface palpitante de la mer. Sur le pont des bateaux amarrés dans la rade, les matelots de veille respiraient les odeurs que charriait la brise, et ils rêvaient, nostalgiques, de paradisiaques jardins.

D'autres rêveries bien diverses couraient la ville silencieuse, songes insaisissables que l'œil divin pouvait seul surprendre et définir : rêverie amère de Blas Corrales accoudé à son bureau et relisant pour la vingtième fois le billet résigné de la Triguena... ce "oui" désolé qui ne lui apportait aucune joie !... Rêverie nonchalante du vagabond étendu sous le porche d'une église, et savourant son repos sans se demander ce que sera demain... Rêverie de la mère auprès du berceau, de la moniale à genoux sur des dalles d'une chapelle, du prisonnier au fond de la geôle et du flâneur qui ne pense à rien !... Les joies et les peines palpaient profondément dans la nuit fluide, et rien ne les révélait les unes aux autres à travers ce grand silence apaisant et embaumé.

... Pourtant, le bruit d'un sanglot frémit tout à coup dans la pénombre d'une rue étroite. Des mots entrecoupés s'élevèrent, et les étoiles du ciel comprirent qu'une douleur humaine s'épanchait là-bas comme une source libérée.

C'était à la grille d'une fenêtre basse que se jouait le drame cruel. Selon l'habitude espagnole, un fiancé était là, venu comme de coutume parler à sa promise à travers les barreaux. Mais les aveux inoubliables ne vibraient pas ce soir dans l'ombre, et c'étaient des pleurs qui coulaient de part et d'autre, tandis que les mains angoissées s'étreignaient, crispées de fièvre.

— Oublie-moi, ô mon Vicente !... Oublie... sois heureux... Si je savais que tu seras heureux, ma peine en serait moins amère !...

— Heureux sans toi ?... O chérie, que dis-tu !...

— Et pardonne... Je ne pouvais faire autrement. Ah ! Vicente, je sens que tu m'en veux !... Je sens que tu es en colère contre moi !... Ah !...

— En colère ?... Pauvre ange du ciel !... Non... mais je souffre, je souffre à en mourir... Inès ?...

— Mon Vicente !...

— Ah !... mon Inès !... ma douce *Triguena* aux sombres cheveux éclairés d'or !... Te rappelles-tu comme, tout enfant déjà, j'aimais

tes cheveux ?... Tu avais coupé pour me le donner un bout d'une de tes tresses...

— Et *mamáita* m'avait grondée...

— Je l'ai encore sur ma poitrine. Ce sera la seule chose vivante que j'aurai jamais de toi !... Inès !... elle est tellement oppressée de chagrin, cette poitrine, que mon cœur y est écrasé dedans. Mon cœur, ô chérie, est rempli de toi... Et figure-toi sa torture entre l'amour qui le gonfle et le désespoir qui le serre tant !...

— Vicente !... tais-toi... Ne me dis plus de telles choses... avec une telle voix surtout !... Tu m'enlèverais mon courage, hélas !...

— Oh ! ce Corrales... Il n'a donc ni cœur ni entrailles, lui ?...

Rien ne répondit que d'âpres sanglots. Alors le pauvre amoureux appuya son front aux petites mains brûlantes qu'il tenait, et laissa éclater son désespoir. Ce fut tellement violent, tellement farouche, que la *Triguena*, derrière les grilles, tremblait de douleur et d'épouvante. Ses larmes s'arrêtèrent, et sa pauvre voix défaillante ne pouvait répéter autre chose que le nom de son bien-aimé :

— Vicente... Vicente... O Vicente !...

Enfin, le jeune homme s'arracha à ces torturantes délices. Baisant avec frénésie les doigts de celle qui ne serait jamais sienne, il balbutia un adieu rauque comme un râle et s'enfuit en longeant le mur de la maison.

Inès put alors retirer ses mains, toutes trempées des larmes de celui qui avait été le chaste rêve de sa jeunesse. Languissante et brisée elle se redressa, s'écarta de la fenêtre, fit quelques pas dans la chambre qu'une modeste lampe éclairait doucement. Ses prunelles égarées cherchaient quelque chose autour d'elle, et rencontrèrent la glace de l'armoire qui lui renvoya son image. Elle s'en approcha.

Grande, svelte comme une tige, sa silhouette vêtue de noir se découpait harmonieusement. Le visage aux traits délicats restait beau malgré la marbrure des larmes ; la merveilleuse chevelure moirée s'écroulait en désordre comme une gerbe tourmentée par l'ouragan.

— 300 douros !... pensa Inès en contemplant sa pâle image ; ô nature orgueilleuse, humilie-toi : toute cette beauté, qui était la joie de mon Vicente, ne valait pas plus de 300 douros !...

Le grincement d'une porte derrière elle l'arracha à ses amères réflexions. Elle se

retourna et vit entrer son oncle Joachim, une chandelle à la main, l'air piteux.

— C'est fait, mon oncle, dit-elle d'un ton bas et résigné.

— Ah !... répondit-il, embarrassé ; cela a dû lui faire beaucoup de peine...

— Tenez, touchez mes mains...

— Elles sont mouillées !... Qu'as-tu fais ?...

— Moi ?... Oh ! rien. Ce sont *ses* larmes !...

Joachim laissa choir la chandelle, qui s'éteignit, et s'affala sur une chaise.

— Mon Dieu ! Mon Dieu !... Pauvre garçon !... Pauvre petite !...

Il s'était empoigné la tête à deux mains et gémissait tout haut.

— Mon oncle, par pitié, soupira Inès avec lassitude, ne vous lamentez pas ainsi. Je n'en peux plus !... Ne vous inquiétez pas, cela passera... C'est seulement le premier moment qui est dur...

Voyant que le malheureux continuait à se désespérer, elle affermit sa voix et poursuivit, vaillante :

— Je suis heureuse de pouvoir vous rendre un peu du bien que vous m'avez fait !... Lorsque papa périt dans le naufrage du bateau qu'il commandait, vous nous avez recueillis chez vous, maman et moi. Nous n'étions pas riches, mais grâce à vous nous n'avons manqué de rien, jamais. A la mort de ma chère *mamaïta*... (ici sa pauvre voix sombra, brisée, mais par un miracle d'énergie, reprit presque aussitôt sa fermeté voulue), à la mort de *mamaïta*, vous m'avez gardée et aimée ; c'est vous qui m'avez fait élever, c'est à vous que je dois tout ce que je sais, tout ce que j'ai... vous comprenez qu'après cela votre pauvre *Triguena* ne peut pas refuser de vous rendre le seul service que vous lui ayez jamais demandé ?...

— O mon enfant !... Mon enfant !... hoquetait Joachim ; tu seras malheureuse... Tu me maudiras...

— Non, je ne serai pas malheureuse, riposta la *Triguena* avec sérénité. Une femme n'est malheureuse que lorsqu'elle ne sait pas prier.

Il la regarda comme ébloui. Si pâle mais transfigurée d'une flamme intérieure, elle semblait vraiment puiser à quelque source mystérieuse la consolation et la paix. Presque rassuré, il vint baiser ce front charmant sous lequel se heurtaient des pensées de résignation

et de douleur, puis, ramassant sa chandelle, il sortit de la pièce sans plus rien ajouter.

... Quand le bruit de son pas fut allé décroissant dans le silence de la maison endormie, Inès s'agenouilla devant une petite Vierge blanche et cacha son visage entre ses mains. Alors, jusqu'à l'aube, elle mêla ses pleurs aux larmes chères qui mouillaient encore ses doigts tremblants. Et son cœur, comme tantôt celui de Vicente, était lentement déchiré entre l'amour et le devoir...

* * *

Toute la grâce du printemps remplissait le jardinet de la maison Rebozal. Les iris miraient dans la fontaine leur robe somptueuse ; les lilas qui fleurissaient couvraient les tonnelles d'une mousseuse voûte mauve, et la floraison enivrante des premières roses mettait de l'allégresse sur tous les murs et dans tous les massifs.

Correct, rasé de frais, élégamment vêtu, Blas Corrales poussa la grille et fit craquer le gravier de l'allée sous son talon dominateur. Depuis un mois, tous les jours, à cette même heure, il faisait ce même geste et suivait ce même chemin puisque la bienséance exigeait qu'il passe quotidiennement quelques instants près de sa fiancée. Au début, c'était pour lui une corvée peu agréable. Rigide, pâle, Inès l'attendait, assise sur un banc déteint et vermoulu. Il baisait la main fragile où étincelait l'énorme diamant des accordailles et prenait place à quelques pas sur un tronc d'arbre couché dans l'herbe. Ces deux étranges *novios* n'échangeaient pas dix phrases. Blas avait dès le premier jour dit à Inès ce qu'il attendait d'elle, et Inès, qui n'attendait rien de lui ni de la vie, n'avait aucune confiance à faire...

... Et puis, peu à peu... peu à peu, il s'était mis à regarder ce visage transparent et délicieux qui révélait la tristesse d'âme ; ces beaux yeux francs, cernés d'une ombre mauve qui trahissait l'insomnie et les pleurs ; cette grâce délicate et souffrante dont tout être moins dur se fût attendri, et qui ne le touchait pas, lui... du moins le pensait-il. D'où vient alors que chaque jour maintenant il ne songeait plus, dès l'aube, qu'à la visite du soir ?... Pourquoi interrogeait-il cent fois sa montre comme s'il espérait que les aiguilles courraient plus vite, poussées par le mystérieux magnétisme du regard ?... Et

comme son pas se hâtait comme son pas devenait rapide sur les galets pointus des rues mal pavées !... Aussi chaque jour arrivait-il un peu plus en avance sur l'heure accoutumée, et chaque jour Inès semblait plus pâle et plus distante sous le rayonnement tout ensoleillé de ses cheveux d'ombre et de soleil !...

Ce soir, Blas s'arrêta au coin du massif de pivoinés, à l'endroit où l'allée tournait vers le vieux banc qui fut jadis vert. Il regarda sans les voir les lourds boutons qui se gonflaient déjà au bout des tiges hautes. Et s'il s'arrêtait ainsi un moment, c'est parce que quelque chose de violent et d'inconnu battait là, dans sa poitrine, à gauche... il ne pouvait ni marcher ni respirer... c'était cruel et délicieux. Oui, il allait *la* voir aujourd'hui avec des prunelles différentes, et il savait... oh ! il savait que ce qui palpitait si fort en lui à cette pensée, c'était son cœur. Ce soir, il ne resterait pas assis sur le tronc d'arbre. Il viendrait humblement s'agenouiller près d'elle et il lui dirait qu'il l'aimait plus que la vie. Il lui raconterait tout ce qu'il avait souffert autrefois, et si elle lui permettait de pleurer contre sa robe il sentait que ce serait un bonheur foudroyant, une angoisse violente et douce... une chose après laquelle rien plus ici-bas ne pourrait compter pour lui !...

Enivré, il tourna brusquement l'allée et il *la* vit comme d'habitude, assise sur son banc et toute ruisselante de soleil. Elle avait les mains jointes sur ses genoux. Le diamant de sa bague resplendissait comme une étoile merveilleuse. Ses yeux regardaient très loin quelque chose d'invisible... elle ne le sentit pas s'approcher, et tressaillit violemment quand il fut près d'elle. Alors il oublia tout ce qu'il avait voulu lui dire, tout ce qu'il avait préparé de tendre et de suppliant. Penché, il s'empara des pâles mains jointes et questionna fiévreusement :

— Inès, m'aimez-vous ?...

Un cri de stupeur et d'indignation lui répondit. Une flambée ardente aux joues, la *Triguena* se leva, lui arracha ses doigts tremblants et jeta, méprisante :

— Est-ce que cela aussi était compris dans le marché ?...

Flagellé par le mot, il chancela, stupéfié, sans trouver rien à répondre. Et pendant les minutes qui suivirent, sa mémoire implacable

lui rappela une phrase oubliée : *elle est fiancée*... avait dit Joachim en un mémorable soir, au café del Pozo-Negro. *Elle est fiancée*... ils s'aimaient depuis l'enfance... Cela lui fut comme un coup de couteau au cœur. Cependant elle s'était ressaisie et parlait avec un calme lourd d'orages.

— Que vient faire mon amour dans tout ceci ?... Vous avez dit à mon oncle : " Il me faut une servante pour tenir ma maison, il me faut un mannequin qui fasse resplendir mes bijoux ramenés d'Argentine. Si l'une me sert bien, si l'autre a suffisamment de tact, de grâce et d'élégance, je serai satisfait. La *Triguena* est assez laborieuse, assez jolie pour remplir les deux rôles ; donne-la-moi, et je te fais cadeau des 1,500 pesetas que tu me dois. Tu es pauvre, je suis riche. Je peux me payer le luxe de la jeter dans le désespoir ou de te déshonorer. Je me réjouis du mal d'autrui parce que jadis on m'en a fait à moi. Réfléchis : accepte ou paye." Dites, dites, señor Blas, que vient faire, je vous le répète, que vient faire mon amour dans tout ceci ?...

Les jambes molles, il s'assit sur le banc et s'essuya le front du revers de la main. Droite et cambrée comme une jeune martyre devant le bourreau, la *Triguena* poursuivait avec exaltation.

— Mon amour, il y a longtemps que je l'ai donné !... Je l'ai donné toute petite et sans savoir ce que c'était. D'ailleurs, j'ai toujours donné avec la même insouciance tout ce que j'ai eu de précieux. C'est si facile, donner !... Ecoutez : j'ai aimé tout de suite Vicente Arallez. Je crois que j'ai grandi moins vite que cet amour. Nous devions nous marier à la fin de ce printemps. Il n'avait pas de diamants à m'offrir, lui, mais son cœur vaut plus que toutes vos pierreries d'Amérique. De moi, il n'a eu qu'un bout de tresse coupé sur ma tête enfantine parce qu'il aimait la couleur changeante de mes cheveux. De lui, je n'ai eu... Ah !... je n'ai eu...

Elle tordit ses bras avec un désespoir déchirant et sanglota :

— Je n'ai eu que ses larmes sur mes mains que je lui tendais à travers les grilles... Je n'ai eu que ses larmes qui se sont trop vite séchées et qui, hélas ! me brûlent encore et me brûleront toujours !... Je serai une épouse sage et

fidèle, je le jure !... Mais c'est tout ce que vous pouvez attendre de moi...

En l'écoutant, Blas sentait peu à peu quelque chose s'abattre sur lui. Quelque chose d'oppressant et de terrible. Il pensa à la Justice divine, et sa bouche, qui n'avait jamais su dire *Fiat*, frémit.

— Inès, balbutia-t-il, ô Inès chérie, qui m'avez appris en si peu de jours l'humilité, l'amour et l'acuité de la vraie souffrance, Inès... dites ?... de moi, qu'attendez-vous ?...

Songeuse, elle le regarda sans répondre. Puis ce regard brun et lumineux descendit sur la poitrine haletante de l'orgueilleux vaincu, glissa, s'arrêta...

— Ce que j'attends ?... De l'or. Oh ! non pas cet or banal dont vos coffres regorgent ; non pas cet or trop lourd qui enchâsse vos rubis ou vos perles... Ecoutez-moi : puisque je dois être votre femme, donnez-moi la seule chose qui vraiment me fait envie et pour le don de laquelle mon merci sera sincère et joyeux !...

L'invisible étreinte du châtiment se resserrait autour de Blas Corrales, et ils se sentait blêmir.

— Donnez-moi, poursuivit-elle, ce *robbo* d'or qui pend à la chaîne de votre montre : c'est peut-être l'un des miens, et vous ne savez pas tout ce que cela me rappelle !... J'en avais deux. Mon père les avait rapportés d'un voyage au Moghreb. Il me les donna alors que j'étais toute petite... et c'était pour Noël !... Je me souviens... Oh ! mon dernier Noël joyeux !...

Elle poursuivait à travers ses pleurs :

— Je vous ai dit tout à l'heure que c'était facile de donner !... Si facile, qu'un jour j'ai donné mes *robbo* d'or à un malheureux garçon qui mourait de faim. *Mamaïta* trouvait que c'était beaucoup pour une aumône ; mais je n'avais pas autre chose, et elle a fini par consentir. Les *robbo* sont donc partis à travers cette même grille par laquelle il y a trente soirs j'ai recueilli sur mes pauvres mains les larmes désespérées de mon Vicente... L'homme à qui j'en ai fait l'aumône les a sans doute vendus, et c'est peut-être un de mes *robbo* que vous avez là, don Corrales. Le premier jour où je vous ai vu, cela m'a frappé tout de suite. Oh ! dites... maintenant... voulez-vous me le donner ?...

Toute transfigurée de crainte et d'espérance, elle tendait ses mains frêles vers ce fiancé terrible, dont le visage à présent n'exprimait plus qu'une douleur sans limites. Et il songeait...

Ainsi, c'était elle... c'était elle qu'il avait tant cherchée !... La *Triguena*, c'était l'enfant délicate et douce qui avait glissé jadis dans ses doigts les *robbo* d'or, source de sa fortune ! Et voilà où l'avait conduit sa dureté impitoyable : cet être exquis, cette âme de compassion et de tendresse, ce cœur généreux, toute cette grâce, tout ce printemps, il l'avait brisé !...

Lentement et comme s'il se mouvait dans un rêve pénible, il détacha de sa chaîne le *robbo* d'or étincelant. Il le tendit à la jeune fille, et elle le prit avec un élan de joie qui le fit tristement sourire. Alors, tandis qu'elle regardait, attendrie, la lourde pièce aux barbares ciselures, il s'éloigna sans bruit à travers le jardin fleuri comme un autel.

*

* *

Joachim fut longtemps sans comprendre pour quelle raison Blas Corrales rendit sa parole à Inès, et surtout, quel motif décida le riche égoïste à lui envoyer en bonne et due forme un reçu de 300 douros.

A la fin du printemps la *Triguena* épousa son Vicente, et jamais épousée ne fut plus radieuse sous la blanche mentille et les fleurs d'oranger. Vers le soir, tandis qu'on dansait sous les treilles à la lumière des lampes bleues, un vieux moine se présenta et demanda à parler aux mariés. On reçut le *Padre* dans le petit salon assombri de ténèbres douces, et ce fut là qu'Inès connut le rôle qu'elle avait joué, toute enfant encore, dans la vie de Blas Corrales. Le malheureux venait de réfugier sa douleur dans le couvent dont le moine était supérieur ; mais auparavant il avait fait deux parts de sa fortune : l'une devait être distribuée aux pauvres de Cadix, l'autre... ah ! l'autre, il suppliait la douce *Triguena* de l'accepter... en échange du second *robbo* d'or !...

La Maison.

MARIE BARRÈRE-AFFRE.



EPHEMERIDES CANADIENNES

AOÛT 1921

1.— Le gouvernement d'Ottawa met en vigueur le changement postal exigeant vingt sous pour le timbre de livraison spéciale. Il se vend environ 35,000 timbres de ce genre par mois.

— Par un plébiscite voté par sa population, la ville de St-Jean, N.-B., refuse de céder au gouvernement fédéral la propriété de son port de mer, moyennant une compensation de \$2,000,000.

2.— Mgr André Szeptycki, archevêque de Léopol (Lemberg) dans la Galicie, est de passage à Québec dans l'intérêt de ses missions.

— A Naples, Italie, décède le célèbre ténor italien, Enrico Caruso, à l'âge de 53 ans. On se rappelle que Caruso a donné un concert à Montréal, l'année dernière.

— Un incendie détruit près de la moitié de la petite ville de Richibouctou, N.-B., causant des dommages pour plus d'un demi million.

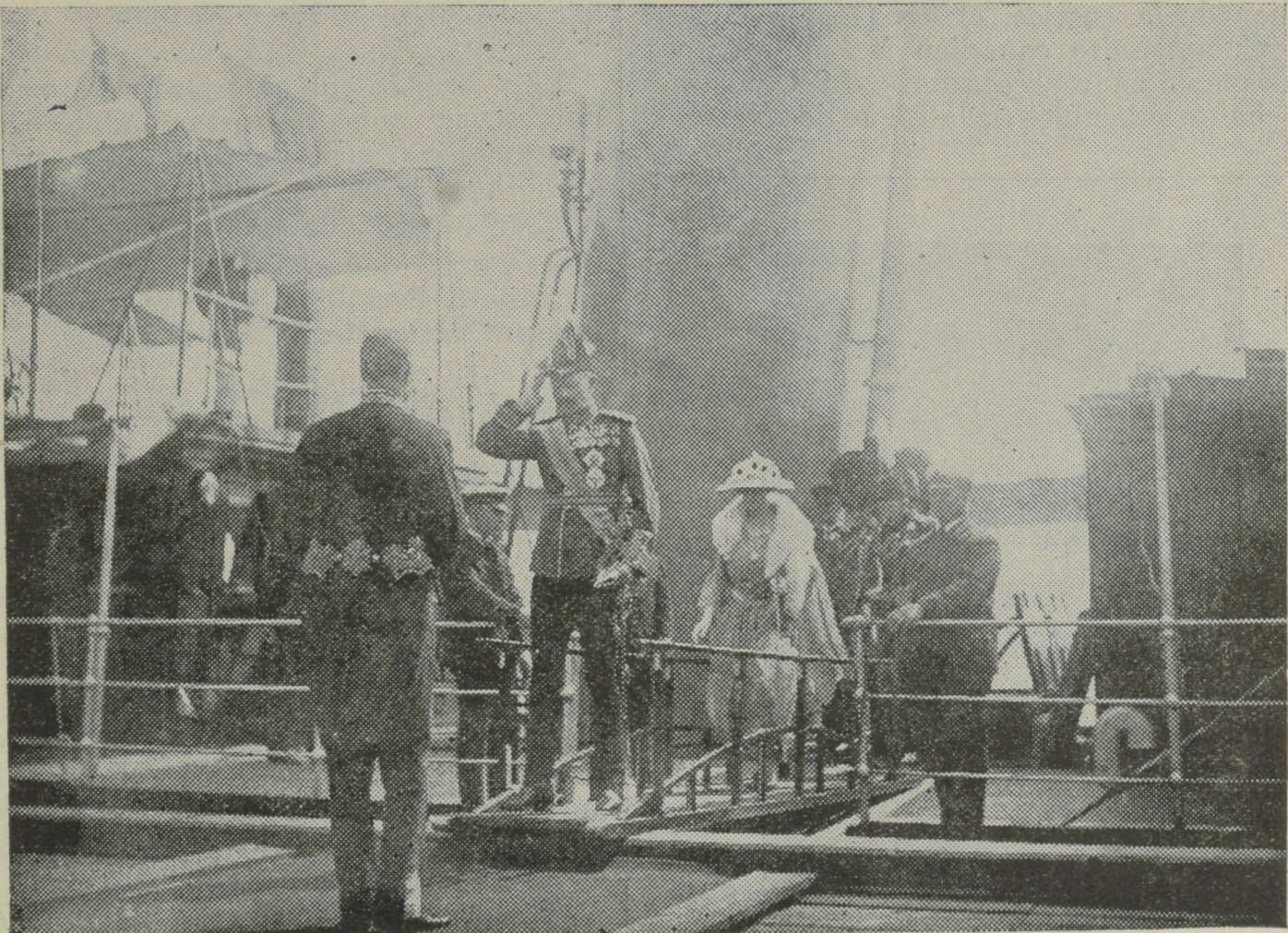
4.— A l'Hôpital Saint-François d'Assise de Québec, décède M. l'abbé Albert Côté, vicaire à Saint-Roch, à l'âge de 56 ans.

5.— L'on se prépare dans le port de Montréal à expédier la première cargaison de wagons construits pour la Russie par la Canadian Car & Foundry Co. Les wagons commandés au nombre de mille ont une valeur de \$3,000,000.

— On apprend avec douleur à Québec la mort arrivée le 28 juillet dernier à Bruxelles, Manitoba, de M. Louis Hacault, à l'âge de 78 ans. M. Hacault a consacré plus de 50 ans de sa vie au journalisme catholique, en Belgique, son pays d'origine, et au Canada où il habitait depuis près de 30 ans.

6.— L'hon. M. Meighen, premier ministre du Canada, débarque à Halifax, de retour de la conférence impériale tenue à Londres en juillet dernier.

10.— Lord Byng de Vimy, le nouveau gouverneur général du Canada arrive à Québec à bord de l' "Empress of France". La réception officielle et la prestation du serment n'aura lieu que demain à l'Hôtel du Parlement de Québec.



LORD ET LADY BYNG DE VIMY DEBARQUANT A QUEBEC

—Le feu détruit une partie de la ville d'Aylmer. Vingt maisons, deux hôtels et plusieurs magasins sont la proie des flammes, et 125 familles sont sans logis. Les dommages s'élèvent à plus de \$800,000.

12.— On apprend à Québec que le lieutenant Auguste Sirois, avocat du barreau de notre ville, est une des victimes du naufrage de l'Alaska sur les côtes californiennes du Pacifique, samedi dernier.

— A Québec se termine le congrès de l'Union Internationale des Typographes.

— Le train du "Bien-être de l'enfance", organisé par la Croix-Rouge, avec le concours des puissantes compagnies de chemin de fer C. P. R. et C. N. R. arrive à Québec où il passe deux jours.

15.— M. l'abbé Lionel Groulx, professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montréal, accepte l'invitation de représenter l'A. C. J. C., aux fêtes du cinquantenaire de la *Société della Gioventu Cattolica Italiana* qui doivent avoir lieu à Rome au commencement de septembre.

— M. Arthur Sauvé, chef de l'opposition à la Législature de Québec, tient une assemblée politique à St-Roch de Québec, sur la place du Marché Jacques-Cartier. Près de 3,000 personnes y assistent et des discours y sont prononcés par M. Sauvé et l'hon. M. Patenaude, ancien ministre dans le cabinet Borden.

16.— L'Honorable M. Doherty, ministre canadien de la Justice, et Sir George Perley, Haut Commissaire canadien à Londres, sont désignés comme représentants du Canada à la prochaine assemblée de la Ligue des Nations.



M. ARTHUR SAUVÉ



LE RÉV. A.-D. CORMIER,

ORGANISATEUR DU CONGRÈS ACADIEN

17.— A Church-Point, N.-E., s'ouvre le congrès annuel des Acadiens. On y remarque Sa Grandeur Mgr Leblanc, évêque de Saint-Jean, N.-B., Sa Grandeur Mgr Chiasson, évêque de Chatham, plusieurs membres distingués du clergé acadien et plus de deux cents délégués.

18.— M. Joseph Desjardins, pendant de nombreuses années assistant-bibliothécaire de l'Assemblée Législative de Québec, est nommé bibliothécaire en remplacement de feu Ernest Myrand, décédé il y a quelques semaines.

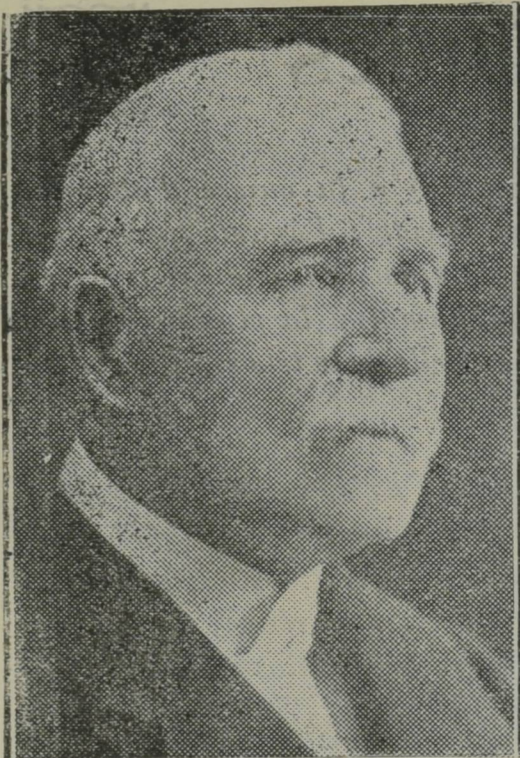
— A sa résidence, de la rue Collins, à Québec, décède M. Rodolphe Audette, président de la Banque Nationale, à l'âge de 77 ans.

19.— Le "Canadian Recruit" de la marine marchande canadienne coule au large de la Traverse à la suite d'une collision avec le vapeur le "Maskinongé", de la Dominion Coal Co.

20.— S. G. Mgr Couturier, P.O., le nouvel évêque d'Alexandria, Ont., arrive à Montréal. Il sera intronisé sur son siège épiscopal, le 23 août courant.

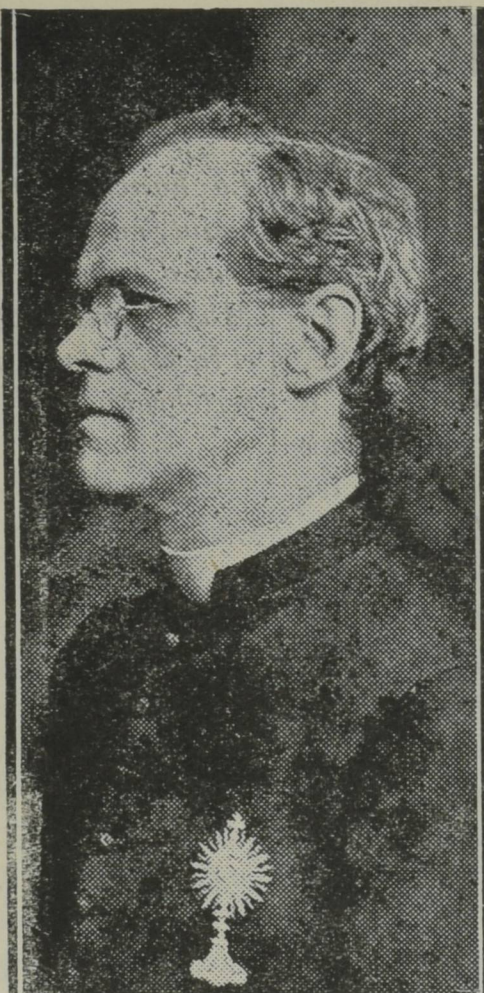
23.— M. J.-B. Laliberté, marchand de fourrure bien connu à Québec, est élu président de la Banque Nationale. M. Nazaire Fortier, industriel de notre ville, et membre actif de l'*Action Sociale Catholique*, devient vice-président de la même institution.

27.— A Lindsay, Ont., à l'âge de 68 ans, décède Sir Sam Hughes, ancien ministre de la Milice du Gouvernement Fédéral.



M. J.-B. LALIBERTÉ

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA
BANQUE NATIONALE DE QUÉBEC



Le Rév. PERE LETELLIER



SIR SAM HUGHES

— A Montréal, décède subitement le R. Père Arthu: Letellier, supérieur de la Maison de New-York des Pères du Très Saint Sacrement. Le défunt était à prêcher une retraite aux Pères du T. S. Sacrement de Montréal.

25.— Le Capitaine Bernier et un homme d'affaires de notre ville, M. Bossé, projettent l'établissement d'une ligne régulière de navigation d'hiver, pour relier à La Malbaie et au chemin de fer le port des Sept Iles et quelques autres sections de la Côte Nord.

— D'après un jugement des tribunaux, la ville de Toronto, avant de prendre possession de son réseau de tramways, le 1er septembre, devra payer \$1,000,000 à la Compagnie des Tramways de Toronto et de plus, déposer \$500,000 à la Cour.

26.— Québec célèbre le troisième centenaire du mariage de Marie-Guillemette Hébert avec Guillaume Couillard. A cette occasion, une messe est célébrée dans la chapelle des Sœurs du Bon-Pasteur, par M. l'abbé A. Couillard-Després et le R. Père Marie-Antoine, franciscain, y prononce un sermon. On dépose aussi des couronnes au pied du monument Hébert.

27.— Un chinois, faisant partie de l'équipage du "Maskinongé" actuellement ancré dans le port de Québec, tue à coups de revolver, quatre de ces compagnons, également chinois, et en blesse deux autres.

— Douze postulants de la maison de Québec des Pères Blancs d'Afrique, s'embarquent à Québec pour le noviciat de Maison Carrée à Alger.

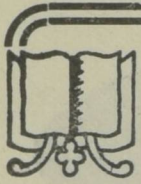
28.— L'Hôtel de Ville, la salle publique et six résidences de Yamaska sont détruits par un incendie.

29.— On inaugure, à Québec, la deuxième session de la "Semaine Sociale du Canada". La messe d'ouverture à la chapelle du Séminaire est célébrée par Son Excellence Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique au Canada. Les séances de jour se tiennent à la Salle Loyola, et les séances publiques du soir ont lieu à la Salle des Promotions de l'Université Laval. Les cours de cette année ont pour objet le syndicalisme.

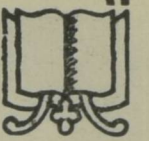
— L'hon. Lionel-H. Clarke, lieutenant-gouverneur d'Ontario, décède après une longue maladie.

30.— M. Médéric Sainte-Marie, de Moe's River, Compton, est l'heureux gagnant de la médaille d'or au dernier concours du Mérite agricole de Québec.

— A Montréal, à l'âge de 49 ans, décède M. Emmanuel B. Devlin, député fédéral du comté de Wright, P. Q.



Gauseries Scientifiques



La machine humaine

JOINTURES ET PENTURES

ON sait le moyen que la mécanique a trouvé pour permettre de plier deux parties l'une sur l'autre, tout en les maintenant unies : c'est la penture. Il y a la penture de fortune, celle que l'on fabrique rapidement à l'aide d'un morceau de cuir et de quelques clous. Qui n'en a fait dans sa jeunesse ? Mais celle-là est l'instrument rudimentaire. La penture ordinaire est en métal. Tout le monde la connaît. Elle consiste essentiellement en deux pièces de fer, de fonte ou de cuivre, unies entre elles par une tige passée dans leur partie recourbée, et fixées à l'objet auquel elles sont destinées par des vis, des clous, ou des tarauds.

Il y en a de grandes et de petites, de fortes et de faibles : mais toutes ne permettent le mouvement que dans un sens déterminé. On ouvre, on ferme, et c'est tout. Quelques unes, plus compliquées, permettent l'ouverture dans les deux sens. D'autres ont des ressorts qui les font revenir automatiquement sur elles-mêmes. C'est là leur plus grande perfection. Toutes ont besoin d'être huilées ou graissées de temps à autre pour donner un service effectif et silencieux.

* * *

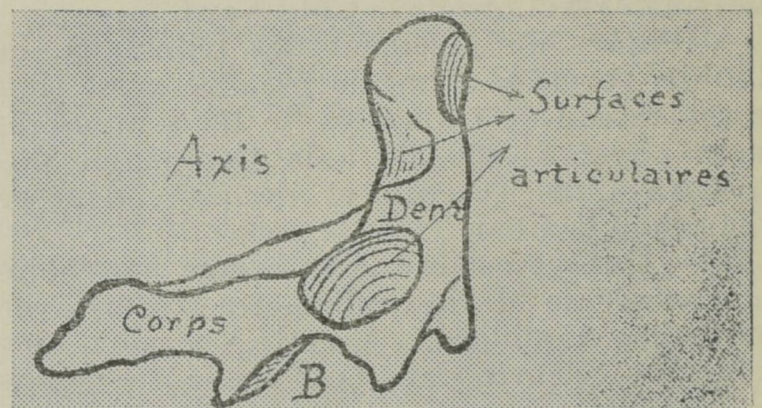
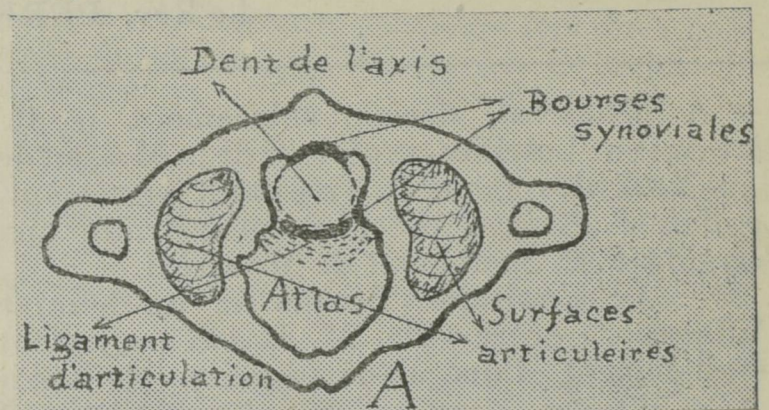
Le corps humain, est-il besoin de le dire, possède des pentures autrement parfaites que celles-là. D'une substance moins dure que le métal, elles sont toutefois plus souples, plus résistantes, tout en ayant un jeu plus varié et plus étendu, et sont autrement lubrifiées que les pentures métalliques les plus parfaites.

La penture ordinaire, c'est-à-dire celle qui ne permet que deux mouvements, aller et retour, se retrouve dans deux jointures : celle du coude, et celle du coup de pied. Les autres articulations ont des mouvements plus compliqués, le poignet et le genou, par exemple, permettent quelques mouvements latéraux, encore que peu étendus.

La hanche permet déjà à la cuisse d'aller en avant, en arrière et de côté ; l'épaule permet au bras d'exécuter un mouvement circulaire complet. Mais l'articulation humaine la plus ingénieuse et la plus parfaite est celle de la tête sur la colonne vertébrale.

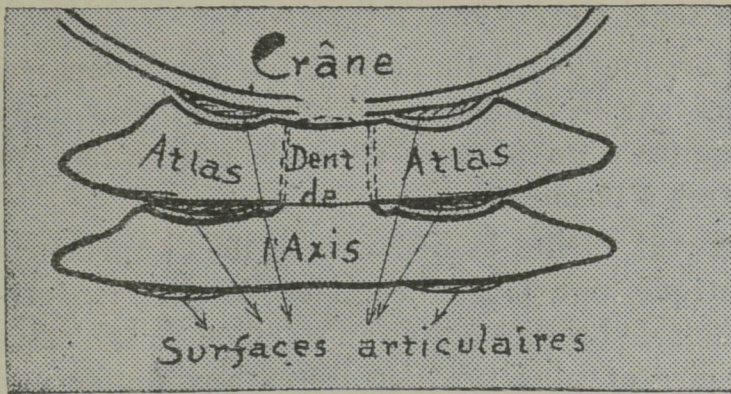
Bien peu de gens, en se mouvant la tête dans toutes les directions, se rendent compte de l'ingénieux mécanisme qui le permet. La tête, dressée sur la colonne vertébrale, est réunie à elle par deux vertèbres qui ont nom : l'atlas et l'axis.

L'atlas, du nom du géant mythologique qui était censé porter le monde, est une vertèbre de forme aplatie, portant cinq facettes articulaires : deux à la partie supérieure, qui s'articulent avec le crâne, deux à la partie inférieure, qui s'articulent avec l'axis, et une en A, à la partie antero-interne, qui s'articule avec la dent de l'axis.



Ce dernier, qui a la forme compliquée que nous représentons en B, a à sa partie supérieure une protubérance en forme de dent qui entre dans l'atlas, et y est maintenue par un fort ligament. C'est autour de cette dent que la tête joue latéralement, et c'est sur les autres faces articulaires de

l'atlas qu'elle se penche en avant, en arrière ou sur les côtés.



En mécanique on imite un peu cette articulation par la demie sphère enfermée dans un moule ad hoc.

Toutes ces jointures ont besoin de lubrifiant. Or, on sait que la nature ne nous a pas pourvus de trous d'huilage dans lesquels nous aurions à promener les pointes de la burette. Mais elle a fait beaucoup mieux. Chaque jointure pourvoit automatiquement à sa propre lubrification, au moyen d'une membrane synoviale qui secrète une substance spéciale plus onctueuse que les huiles les meilleures. En outre, les os ne se touchent pas directement. Des cartilages, (croquants), interposés entre eux dans les points où la friction est la plus active, jouent à peu près le rôle que jouent ces métaux relativement mous, connus sous le nom anglais de bush, bushing, dans les roulements des machines.

En outre les articulations exposées à venir en contact fréquent avec le sol, telles le genou, le talon, sont pourvues de poches entièrement fermées, qu'on appelle des bourses séreuses. Ces poches secrètent un liquide épais et oléagineux qui amortit les chocs. On les trouve en avant de la rotule, (palette du genou), et sous le talon.

* * *

Voilà donc, en résumé, ce que sont les pentures humaines, ou jointures. Elles permettent tous les mouvements auxquels elles sont destinées; elles ont la force nécessaire pour répondre à leur but, elles sont pourvues de tout ce qui peut rendre leur fonctionnement facile.

Ici encore, comme on le voit, la machine humaine se montre bien supérieure à tout ce qu'il y a de plus parfait en mécanique, et les inven-

teurs les plus habiles ont encore beaucoup à faire, non seulement pour l'approcher, mais pour l'égaliser.

LE VIEUX DOCTEUR.

La coloration artificielle du marbre

Les marbres teintés de couleurs vives sont chers. Les marbres de couleurs neutres : blancs, gris, jaunâtres... sont d'un prix moins élevés, mais moins agréables à l'œil, ils fatiguent par leur banalité. C'est ce qui a donné l'idée de teinter, ou plutôt de teindre le marbre, pour lui donner une couleur agréable que la nature avare lui a quelquefois refusée. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'un badigeonnage superficiel. Peindre le marbre ne donnerait que de piteux résultats. Ce qui est intéressant — et très possible — c'est de le teindre de manière que la couleur ne soit pas seulement à la surface, mais dans la masse de pierre elle-même.

Le marbre destiné à être coloré doit être très propre et ne présenter aucune tache de graisse. Il doit être dégrossi et non poli, car la surface polie et compacte offre trop de résistance à la pénétration de la couleur.

Pour donner une teinte uniforme, il suffit de placer les blocs, les tables ou les morceaux dans un bain colorant approprié. Le récipient doit être choisi pour permettre le chauffage graduel du bain jusqu'à l'ébullition. Les plaques de marbre se posent sur champ et sont séparées les unes des autres par un moyen quelconque, de manière à être bien baignées par la matière colorante.

Voici la composition des bains :

Le bleu s'obtient avec une solution alcoolique de tournesol, de sulfindigotate d'ammoniaque, de bleu de Prusse dans l'acide oxalique, de bleu de diphénylamine, de bleu Victoria, etc...

Le rouge est prduit par du carminate d'ammoniaque, léosine, pourpre foncé ou rouge azoïques.

Le jaune est obtenu avec la gomme gutte, le jaune d'or, le jaune indien, la citronime, etc.

Le violet avec le violet de Paris, le violet cristallisé.

Le vert avec le vert diamant, le vert étincelle.

Le noir avec le violet noir, le noir jais.

Ces couleurs s'emploient en dissolutions plus ou moins concentrées, suivant la teinte à obtenir, dans l'eau pure, l'eau additionnée d'alcool éthylique ou méthylique, l'acétine ou autres véhicules neutres.

Pour obtenir des couleurs opaques, on se sert de cire blanche teinte, ou mieux de savons colorés en dissolution dans l'alcool et semblables à ceux que l'on emploie pour teindre à sec les soieries.

Si l'on doit veiner une plaque naturelle ou teinte, on la place dans la position horizontale, de manière qu'on puisse laisser pénétrer une certaine quantité de couleur, avec laquelle on dessinera des veines ou des taches. Dans ce cas, la solution doit être suffisamment chaude pour "moutonner" sur le marbre, au moment où on l'applique.

Une certaine pratique est assurément nécessaire pour réussir la teinture du marbre, mais elle ne présente que de petites difficultés, assez faciles à vaincre, et le tour de main est acquis assez promptement pour encourager les débutants.

L'homme d'acier



UN homme d'acier travaille pour vous, à L'Action Sociale, Limitée. Il est toujours en temps, ne se plaint jamais et ne demande pas de vacances.

Il peut délivrer votre message tout timidement en y mettant de la décoration ou bien violemment en y fournissant des lueurs fortes et pesantes.

Nous sollicitons votre manuscrit.

Le gros avantage pour vous c'est que chaque fois que cet homme d'acier compose votre matière, il n'emploie que des caractères neufs.

Cet homme d'acier est notre Monotype.

Le mot *monotype* veut dire plus que le nom d'une machine : il inclut un système complet d'imprimerie basé sur le travail du monotype, comprenant un clavier de composition et un fondeur pour caractères.

Le clavier, muni de sa pompe à air comprimé, perfore le papier à une vitesse de dix révolutions à la seconde.

Lorsque le ruban perforé par le clavier est placé sur le fondeur, celui-ci fonctionne dans le genre d'un pianola et coule cent quarante lettres à la minute.

Avant même la découverte de l'imprimerie pratique par Gutenberg, les Anciens se servaient de briques cuites au soleil ou de tablettes de cire et plus tard de livres aux feuilles de plomb où apparaissaient les signes divers, afin de laisser à la terre quelques "impressions" de leur œuvres. Tout est bien différent aujourd'hui grâce au génie humain qui a inventé plusieurs machines à composer, les unes meilleures que les autres ; l'imprimeur moderne a à son service dix mille de ces hommes d'acier, fournissant pour la plupart un travail continu de jour et de nuit.

Les lettres de l'alphabet, des différentes langues, viennent se ranger au bon endroit, les unes après les autres et toutes bien gravées, formant ainsi des milliers de pages où les yeux se reposent, tout en fournissant à l'intelligence une nourriture tantôt saine, tantôt nuisible.

Cette merveille qu'est le MONOTYPE est employée pour cette revue depuis son début et quoique le prix d'abonnement soit diminué à deux piastres cette année, la valeur typographique n'en sera pas moins élevée !

Laissez-nous vous introduire cet homme de "bon caractère" en vous faisant parvenir, chaque année, douze exemplaires de l'*Apôtre*.

J.-A. M.

AU LYCÉE

Un jeune potache à son père, député plus ou moins ministrable :

— Dis, papa, si on t'offre un portefeuille, tâche d'avoir l'Instruction publique.

— Pourquoi ça ?

— Parce que tu pourras nous donner des congés !



CHIEN DE CHASSE GUETTANT SA VICTIME — Dessin de M. THADÉE

Coin de l'Ouvrier

Le travail

SA NATURE, SA NÉCESSITÉ ET SA DIGNITÉ

Voici un résumé du beau travail présenté par M. le juge Dorion à la Semaine Sociale, tenue à Québec au commencement de septembre. Ce résumé ne manquera pas d'intéresser nos amis les ouvriers.

I

Le travail, malgré l'idée pénible qu'il provoque, n'est pas en soi une peine imposée à l'homme. C'est la condition de son existence présente et la manifestation de sa vie par l'activité de ses organes.

Chez les animaux sans raison le travail s'accomplit apparemment sans effort pénible et dans la joie de vivre. Pourquoi celui de l'homme, travail dirigé par l'intelligence et qui produit des résultats si merveilleux, est-il donc accompagné de tant de peine ? Pourquoi le repos, que l'homme cherche comme sa récompense, se dérobe-t-il indéfiniment à sa poursuite ?

Placé en face de la nature hostile, il exploite d'abord ses ressources les plus disponibles : la chasse, la vie pastorale, l'agriculture, genres de travail qui convenaient le mieux au cadre de la famille patriarcale. Puis ses besoins et ses convoitises augmentant, le travail manuel se transforme, on voit apparaître les métiers et le louage d'ouvrage et le groupement dans les villes pour les fins du commerce. C'est encore là le travail individuel, le plus favorable à l'indépendance de l'ouvrier. Il n'a jamais entièrement disparu.

L'homme, doué d'intelligence, a naturellement cherché le progrès ; il a ajouté à la force de ses bras celle des animaux qu'il a fait travailler à son service, puis la puissance des éléments, l'air et l'eau pour faire agir des moulins. Enfin, ayant pénétré les secrets de la nature et créé les machines, il rêva de s'affranchir dans une grande mesure de la nécessité

du travail physique et de se procurer l'abondance des biens. En effet, l'industrie mécanique a donné à l'homme l'abondance de ses produits. Elle a amélioré sa condition, car il est certain que la vie moderne offre plus de bien-être, en général, si l'on élimine les besoins factices qu'il s'est créés.

Mais la grande industrie a vu naître le paupérisme ; elle n'en a été cependant que la cause occasionnelle. La cause profonde du paupérisme est dans l'homme qui, sous l'empire de ses passions corrompt tout ce qu'il touche. L'emploi des machines a, en réalité, augmenté le travail et les charges de l'homme en rendant possible la surproduction, en multipliant les besoins et en ouvrant de nouvelles carrières à ses convoitises.

Les capitaux requis pour la grande industrie ont éliminé les individus ; les compagnies qui les ont remplacés ont donné lieu aux trusts et aux cartels ; et celles-ci ont dirigé la politique extérieure des États et imposé la guerre, dont l'industrie et la banque ont fourni les armes. Le machinisme a aussi développé le prolétariat, car le grand facteur de l'industrie et l'âme du travail, ce n'est pas la machine, c'est l'ouvrier. Le syndicalisme en est sorti, et celui-ci a continué la transformation de la société par la lutte qu'il livre au capital.

Ainsi, la paix du monde dépend du travail, qui est la condition de la vie matérielle et qui devient l'enjeu de la guerre. Le travail, instrument de paix, devient l'occasion principale de guerre dans le monde moderne.

II

C'est que l'homme a dévié de la voie qui devait le conduire au repos et qu'il n'est plus dans une situation normale, parce qu'il a perdu la grâce sanctifiante et la vie surnaturelle, ce degré supérieur de vie qui constituait l'harmonie de son être et lui assurait la domination sur le monde extérieur.

Dans l'état primitif où Dieu l'avait placé, l'homme n'eût pas connu la fatigue de l'effort et n'eût eu à vaincre ni révolte intérieure, ni résistance de la nature. Dans la paix universelle, il eût collaboré à l'œuvre de Dieu, dans la mesure de ses facultés, et son travail eût participé de la grandeur de l'œuvre et de la dignité que Dieu lui conférait en l'y associant. Par sa révolte, l'homme, ayant rompu l'équilibre de ses facultés et perdu le sens du surnaturel s'est trouvé réduit aux lumières de sa raison et aux impulsions de son instinct. Il est impuissant à rétablir l'ordre dans son domaine ; il est en lutte contre lui-même et contre la nature entière qui lui refuse ses produits. Son travail n'a pas changé de nature, mais il s'accomplit maintenant dans la lutte et l'effort. Avec la promesse de la rédemption Dieu a rendu à l'homme sa glorieuse fonction dans le développement de la création. Bien plus, il lui réserve sa part dans le travail de la rédemption. Ainsi le travail garde toute sa grandeur et sa dignité.

III

La fin du travail est devenue aussi la réhabilitation de l'homme et de sa perfection, qui est en Dieu. Dieu est donc la fin du travail. L'initiation divine commence pour l'homme ici-bas ; comme son divin modèle, il grandit en âge et en sagesse, mais ce n'est pas sans effort qu'il atteint le but, l'élévation et l'union de l'âme à Dieu, qui lui procure son vrai repos. La vie contemplative n'est pas une exception de la sentence qui condamne tout homme à la peine du travail ; la prière est un sacrifice ; elle achète la paix du monde.

D'un autre côté, ceux que les travaux manuels absorbent tout le jour ne sont pas exclus de la participation à la vie spirituelle : il faut prier toujours. La vie matérielle, la vie intellectuelle et la vie spirituelle se superposent, loin de s'exclure et se complètent. C'est par le contact et la société de Dieu que l'âme communique aux actions de l'homme cette valeur qui persiste au-delà du tombeau et qui procure la gloire de Dieu.

L'amour de Dieu exige l'amour du prochain. L'homme se doit au prochain dans la mesure où il s'aime lui-même ; il doit donc travailler pour les autres, et son travail sinon en justice,

du moins en charité, ne lui appartient pas exclusivement. Or, l'humanité a réalisé le progrès matériel sans en régler l'usage sur la loi de charité, et l'égoïsme, principale cause du désordre social, rend vain tout effort pour apaiser les luttes qui déchirent le monde. Ainsi le bien général doit entrer en considération dans toute œuvre humaine, mais l'unité d'esprit n'est réalisable que dans la mesure où la religion règnera dans le monde.

Cependant, ni l'amour de Dieu, ni l'amour du prochain ne suppriment l'amour propre, et Dieu lui-même ne sépare pas sa gloire du bonheur de sa créature. L'amour de soi, qui est l'instinct de la conservation, est, en fait, le premier ressort du travail ; et c'est dans l'ordre, pourvu que l'homme subordonne la satisfaction de cet intérêt à ses devoirs envers Dieu. L'homme se doit de développer son être dans les limites que Dieu lui a tracées : il se doit la satisfaction de ses besoins matériels, la culture intellectuelle et l'ascension à la vie surnaturelle. C'est en suivant la voie de sa nature déchue et par la logique des lois économiques que la société humaine est parvenue à l'impasse où elle se trouve : elle n'en peut sortir que par la pratique des vertus de foi, d'espérance et de charité, sans lesquelles l'homme est un éternel mécontent, parce que, sans comprendre pourquoi, il sent que son travail est vain.

COLLE POUR PORCELAINE

Tout le monde connaît la colle pour porcelaine, vendue dans le commerce en deux flacons séparés, dont on mélange une partie au moment de l'emploi. A condition de faire une pâte épaisse, de serrer énergiquement les morceaux à recoller, et de laisser sécher pendant plusieurs jours, on obtient une réparation d'une grande solidité.

La " Nature " indique qu'on peut préparer soi-même une colle similaire tout aussi résistante et bien meilleur marché en achetant chez un marchand de couleurs un peu de silicate de soude et de craie en poudre. Le mélange intime de ces deux corps fournit une colle très résistante pour la réparation des faïences, porcelaines, même quand il s'agit de vases devant contenir de l'eau.

Science Ménagère

Une misère de l'enfance

LA DANSE DE SAINT-GUY

LA chorée ou danse de Saint-Guy est une affection du système nerveux, presque spéciale à l'enfance, caractérisée par des mouvements anormaux, arythmiques, désordonnés, par des gesticulations contradictoires et illogiques, et qui se manifeste, une fois confirmée et généralisée, aux yeux les moins avertis. Mais elle ne revêt point d'emblée cet aspect si caractéristique. Elle se développe progressivement et les phénomènes primitifs qu'elle provoque sont si peu marqués qu'ils sont fréquemment méconnus.

Tout au début, il n'y a pas encore de mouvements involontaires pendant le repos, mais déjà une altération sensible des mouvements volontaires. Les mouvements délicats de préhension surtout sont altérés. L'enfant saisit maladroitement les objets, les laisse choir à chaque instant, répand sur la nappe ou sur ses vêtements le contenu de sa timbale ou les aliments qu'il veut porter à sa bouche ; d'autres fois, c'est la bizarrerie de la démarche qui, par instants, retient l'attention ; parfois une grimace subite, imprévue, qui survient au moment où l'enfant concentre son attention sur quelque objet et qui disparaît aussitôt.

La maman s'indigne, le père ce fâche : "Étourdi, maladroit, fais donc attention !... tiens-toi droit... tu ne peux pas marcher comme tout le monde... veux-tu bien cesser ces grimaces..." Et voilà que justement les réprimandes qui prétendent corriger une mauvaise habitude naissante vont précipiter l'allure de la maladie en attirant l'attention du jeune malade sur des désordres incompréhensibles pour lui et en lui procurant une émotion d'autant plus vive qu'il ne s'en sent point

responsable ; et bientôt, à ce désordre des mouvements volontaires, s'ajoutera un désordre beaucoup plus grave : des mouvements involontaires apparaîtront pendant le repos, qui ne laisseront plus aucun doute sur la nature de l'affection.

Dès lors, c'est à proprement parler, une "véritable folie musculaire". "Des contractions incoercibles agitent en tous sens les muscles de la face, écrit Jaccoud, l'auteur qui a le mieux décrit ces mouvements qui, par leur irrégularité, leur variabilité, leur allure désordonnés, échappent à toute description précise ; le front se plisse et se détend, les sourcils se rapprochent et s'écartent, les paupières se ferment et s'ouvrent, les commissures buccales sont entraînées en dehors, puis vivement ramenées l'une vers l'autre, et ces mouvements opposés se succèdent avec une telle rapidité que le visage présente, presque dans le même instant, les expressions contradictoires de la joie, du chagrin ou de la colère. Souvent aussi l'agitation porte sur les muscles de la langue, qui est brusquement projetée hors de la bouche et la mobilité grimaçante du masque facial est alors tellement bizarre qu'elle provoque le rire des observateurs les plus sympathiques."

La tête participe également à cette étrange folie, se hisse en haut, se jette en avant, en arrière, de tous côtés, de mille manières ; les épaules s'élèvent brusquement, retombent ou sont entraînés en avant et en arrière ; les doigts, les mains, les avant-bras, les différents segments des membres inférieurs sont animés de mouvements continuels de flexion, d'extension, de torsion, suivant les combinaisons les plus imprévues. Les muscles de l'abdomen et du tronc sont moins souvent atteints, mais il le sont néanmoins, et il s'ensuit des déviations subites de la colonne vertébrale dans le sens latéral et dans le sens antéro-postérieur. Les muscles du larynx, du pharynx et le diaphragme

lui-même peuvent aussi prendre part à la danse et entraîner des troubles plus ou moins importants de la déglutition, de la parole ou du rythme respiratoire.

L'agitation est incessante. Les mouvements sont rapides ; ils se produisent au repos comme pendant l'action et la volonté n'a sur eux aucun empire ; bien mieux, ils semblent qu'ils s'exagèrent dès que le malade s'observe ou qu'il fait effort pour dominer l'agitation. Parfois, ils sont si violents que l'enfant ne peut tenir assis, et il arrive même que, soulevé en totalité par une contraction plus énergique, il soit brusquement précipité hors de son lit.

Les troubles n'atteignent pas toujours cette gravité et tous les degrés se peuvent observer entre ces formes extrêmes et les formes légères, dans lesquelles la face ou les membres ne sont agités que de temps en temps de quelques secousses musculaires.

Même généralisée, la chorée n'atteint pas nécessairement tout le corps également. Elle peut prédominer d'un côté, le gauche habituellement, être nettement unilatérale ou enfin n'affecter qu'une partie du corps.

Outre ces troubles de la motilité, elle entraîne fréquemment des troubles de la sensibilité : séphalée, douleurs dans les articulations, dans les membres ; parfois aussi des troubles mentaux habituellement légers ; bizarrerie du caractère, agitation, dépression intellectuelle... mais peuvent aller rarement, je le répète, jusqu'à la folie

Enfin, la chorée ne va pas sans retentissement plus ou moins grave sur l'état général, d'autant plus qu'elle s'accompagne fréquemment, comme le rhumatisme articulaire aigu, de troubles cardiaques.

LA CHORÉE EST UNE MALADIE SÉRIEUSE

La chorée n'est point une maladie qu'on puisse négliger, en raison justement de ces troubles cardiaques toujours redoutables et qui menacent de s'installer à demeure. Elle a néanmoins une tendance naturelle à la guérison. Elle peut durer six semaines, atteindre trois mois, parfois se prolonger beaucoup plus longtemps, dix ou douze mois. Il est exceptionnel qu'elle passe à l'état chronique. On meurt rarement de la chorée, mais on en meurt, et les complications cardiaques, pulmonaires, méningées, toujours possibles, demeurent en tout cas une grave menace.

C'est surtout de 5 à 15 ans que sévit la danse

de Saint-Guy. Plus tard chez l'adulte, on ne la rencontre guère que chez des femmes en état de grossesse qui déjà ont été choréiques dans leur enfance, et dans ce cas elle cède habituellement dans les premiers jours qui suivent la délivrance. Elle est plus fréquente chez les filles que chez les garçons, et il semble bien qu'une hérédité nerveuse, alcoolique, syphilitique ou rhumatismale, lui prépare le terrain. Il est aisé d'observer encore que toutes les infections communes : rougeole, scarlatine, oreillons, coqueluche, grippe, typhoïde, rhumatisme lui préparent la voie. Quant à dire ce qu'elle est réellement, cela devient beaucoup plus difficile.

Est-elle une névrose, névrose de croissance, survenant chez des dégénérés à l'occasion d'une quelconque maladie aiguë ? C'est l'opinion de quelques-uns.

Est-elle tout simplement une forme ou plutôt une localisation spéciale du rhumatisme, un rhumatisme cérébro-spinal ? C'est l'opinion de quelques-autres.

Est-elle la conséquence d'une infection spécifique ? C'est possible. Beaucoup disent : c'est bien probable ; mais en somme actuellement nul ne sait.

On ne traite plus les petits danseurs de Saint-Guy comme des possédés ; mais cela ne veut pas dire qu'on ait trouvé meilleur remède pour leur rendre le repos.

On conseille le repos, la vie au grand air, loin du bruit, dans l'isolement d'autant plus strict que s'affirme plus intense la maladie ; la gymnastique suédoise, l'exercice quand la forme est légère ; un coucher tôt, un lever tardif, l'alitement complet au besoin si le mal s'intensifie : une alimentation légère, surtout lacto-végétarienne. Il peut être prudent, si l'enfant a des mouvements choréiques des mâchoires, d'employer une timbale au lieu d'un verre : il peut être prudent de ne lui donner ni fourchettes ni couteaux pointus. On a préconisé longtemps la douche froide. L'expérience ne semble point confirmer la veuler de cette méthode. Les bains chauds, au contraire, en cas d'agitation extrême et de délire sont indiqués. L'opium et le chloral, dans ce cas, leur viennent utilement en aide.

Quant aux médicaments propres à combattre directement la chorée, il en est deux auxquels on s'accorde à reconnaître une efficacité relative : l'arsenic et l'antipyrine... encore n'y faut-il pas trop compter.

G. B.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'*Apôtre* donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rébus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'*Apôtre*, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AOUT

DEVINETTES

- 1.— Le borgne.
- 2.— Les verres convexes (qu'on vexe).

ENIGME

L'ongle.

QUESTION HISTORIQUE

Réponse du général Bonaparte, lorsque devant prendre le commandement de l'armée d'Italie, on lui fit observer qu'il était un peu jeune.

Il y a ici un calembour sur les mots *Mille ans* qui signifient *Milan*.

RÉBUS NO 19

Mot à mot : La — raie ZON — dû — plus — fort — nez — pas — lame — œil — heure.

La raison du plus fort n'est pas la meilleure.

Ont envoyé des solutions partielles : M. Pierre Piché, Terrebonne; Mlle Marie-Andrée

Denault, 6 rue Jeanne d'Arc, Québec ; Mlle Florence Michaud, 143, Champlain, Hull.

Ont envoyé toutes les réponses justes : Le Pensionnat du Bon-Pasteur, St-Hubert, Chambly ; Antoni Joly, "Sacré-Cœur", St-Hyacinthe P. Q.; Pierre Caron, Ferme Expérimentale, Ottawa.

Le sort a favorisé: M. Pierre Caron et M. Antoni Joly.

CONCOURS NO 25

DEVINETTES

- 1.— Quelle différence y a-il entre un général et un moulin ?
- 2.— Louis a épousé Claire ; quelle catastrophe se produirait s'ils venaient à se séparer ?

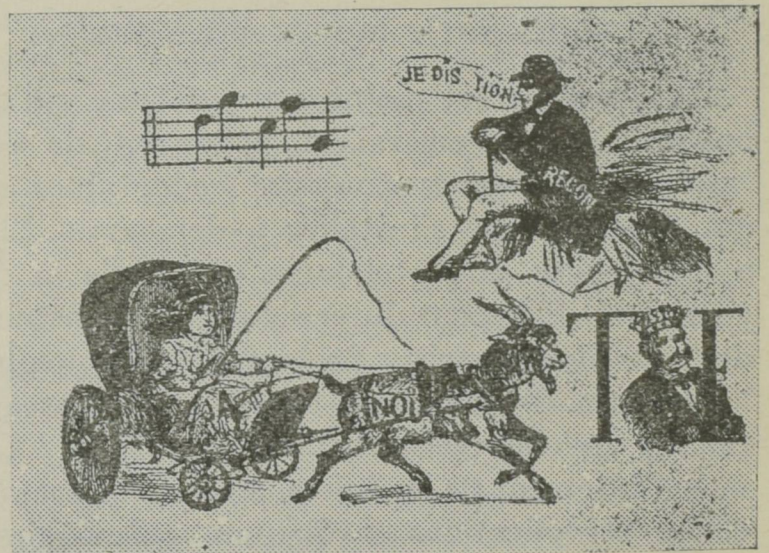
CHARADE

Mon premier est une partie du corps
 Mon second une maladie terrible
 Mont tout une vertu précieuse et utile.

LOGOGRIPHE

Avec trois pieds je vais sur terre. Renversez-moi, je vais sur l'eau.

RÉBUS NO 20



Le mérite des femmes

Je ne sais pas d'homme plus content que celui qui trouve un bon repas servi quand il revient de son travail

La bonne cuisine fait la bonne humeur à la maison comme à la pension.

La Sainte Écriture — parlant de la femme forte — la suppose à la maison

Elle travaille de sa main joyeuse.

Elle se lève lorsqu'il est encore nuit.

Et elle donne la nourriture à la maison

Et la tâche à ses servantes.

Les bonnes paroles sont sur sa langue

Et elle surveille sa maison.

Voilà des paroles inspirées par Dieu lui-même.

On raconte qu'un grand personnage avait invité le peintre Charlet à sa maison de campagne. Histoire de divertir ses invités de haute distinction.

Le peintre se méfiait un peu de son entourage. Il jugea bon de se taire sur toutes les questions qu'on lui posait. Il mangeait, buvait, dormait, faisait la chasse, mais toujours

sans qu'il se mêlât à la conversation des guindées.

Un soir, les dames conspirant contre lui, lui barrèrent la route comme il quittait le salon pour aller se coucher :

— Monsieur Charlet, monsieur Charlet, venez nous mettre d'accord.

Une petite duchesse, de sa voix la plus flûtée :

— Dites-nous, monsieur Charlet, quelle vertu préférez-vous chez la femme ?

— Moi, madame?... Je juge une femme d'après la qualité du bouillon qu'elle me donne à boire.

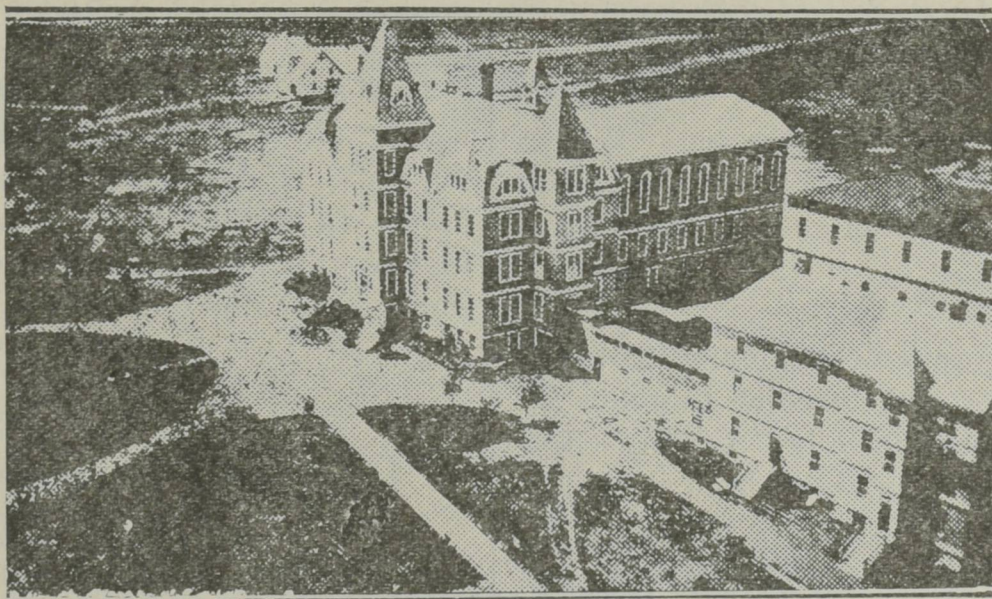
Et le peintre s'en fut, laissant les dames scandalisées de la réponse.

La femme, apôtre du foyer, doit de se faire apprécier à la cuisine. L'opinion de Charlet est bien la voix du peuple sur cette question.

Apprenez l'art de faire une bonne cuisine ; enseignez-le à vos filles ; envoyez même vos enfants aux écoles ménagères, si vous le pouvez.

La Sainte Écriture aura dit vrai pour vous, et l'homme qui partagera votre état de vie aura trouvé en vous une perle précieuse.

E. DU KATOR.



LE COLLEGE SAINTE-ANNE

A CHURCH-POINT N.-E., OÙ S'EST

TENU LE CONGRÈS ACADIEN

A DIRE

La prière du vieux missionnaire

Sur le bord d'un sentier de la terre africaine
Un vieillard épuisé par sa course lointaine
A travers les déserts, sous un soleil de feu
A l'ombre d'un palmier se reposait un peu.

C'était un missionnaire égaré dans la brousse ;
La sueur humectait sa longue barbe rousse ;
Auprès de lui son guide, (un négriillon
[charmant])

Sur le sol étendu dormait nonchalamment.

On entendait partout hurler les bêtes fauves ;
Et descendant des cieux parmi des rayons
[mauves]

Le soleil, éclatant comme un ostensor d'or,
Souriait encadré d'un merveilleux décor.

L'apôtre, les yeux bleus débordant de
[souffrance,
Suppliait le Seigneur, en regardant la France,
D'envoyer à sa vigne encor des ouvriers,
De vrais enfants du Christ et de saints
[chevaliers.

“ Ayez pitié, mon Dieu, de l'Afrique païenne !
Hâtez-vous de la rendre enfin douce et
[chrétienne]

Donnez-lui, sans compter, de généreux
[sauveurs
Prêts à tout, à la mort comme aux plus durs
[labeurs.

Ne laissez pas périr tant de millions d'âmes !
Daignez les arracher aux éternelles flammes
En faisant à leurs yeux luire la “ Vérité ”
Que leur dérobe encor l'épaisse obscurité.

Nos incessants travaux et nos soucis sans
[nombre
Très fertile ont rendu ce sol inculte et sombre,
Bientôt en surgiront des moissons d'épis d'or
Et le Christ sera maître ou Satan règne encor”

J. COLMOU.

15 août 1921.

AMUSEMENTS

Il faut des amusements au peuple, il lui faut des distractions. Certes nous en sommes, mais il y a des amusements qui fatiguent et d'autres qui reposent. Qui voudra prétendre qu'il soit reposant de s'entasser dans la demi-obscurité d'une salle de vues animées, où d'aller danser, à perdre haleine, des heures de temps dans une salle quelconque ? Or, les amusements les plus débilitants sont aussi les plus dispendieux. La plupart s'imaginent que le repos ou le bon temps se comptent à la somme d'argent usé dans les tripots ou ailleurs.

A nos ouvriers des villes qui peinent dans les usines, à nos jeunes gens et à nos jeunes filles, ce qu'il faut, c'est de l'air pur, un exercice modéré, la paix reposante de la vie de famille. Nos pères n'avaient pas de cinémas le dimanche, ni de terrains d'Exposition, avaient-ils moins bonne santé que les gens d'aujourd'hui. Regardez le lundi matin aller au travail la foule de ceux qui bénéficient des amusements du dimanche, leurs allures de neurasthéniques vous diront jusqu'à quel point les fameux amusements les ont fatigués.

DEUX SEULEMENT

Il y a à New-York 27,000 dépôts de journaux. Deux seulement ne sont pas aux mains des juifs. C'est ça qui doit aider la liberté de la presse en cette ville. Qu'importe ! Tout le monde y lit les journaux et chacun croit à son journal plus dur qu'à l'Évangile.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

La Province St-Joseph des États-Unis, vient d'ouvrir à New-York un Bureau des Missions Étrangères. Le “ Flambeau ”, bulletin des Tertiaires, en devient l'organe officiel. Le premier souscripteur de l'œuvre fut Sa Grandeur Mgr McNicholas, évêque dominicain de Duluth, Minn, qui s'est inscrit pour la somme de \$2,750.